

Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER
(SUR TERRE ET SUR MER; MONDE PITTORESQUE; TERRE ILLUSTRÉE réunis)
DIMANCHE 19 DÉCEMBRE 1897

Journal hebdomadaire ABONNEMENTS. UN AN : PARIS, SEINE ET SEINE-à-OISE, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — UNION POSTALE, 12 fr. Paris, 12, rue Saint-Joseph.

N°
55

2^e SÉRIE

LES CHERCHEURS D'OR AU KLONDIKE PAR WILFRID DE FONVIELLE

PRIX

15 c.



Une caravane d'émigrants traversant la passe du Chilcot.

SOMMAIRE

- Wilfrid de Fonvielle. — *Une Exploration au Klondike.*
 Louis Bousenard. — *L'Ile en Feu.*
 L. G. Binger. — *Comment on devient Explorateur.*
 Daniel Bellet. — *Un Combat d'autruches.*
 Gustave Regelsperger. — *Ostiaks, Kerghis et Bachkirs.*
 Camille Debans. — *L'Aventurier malgré lui.*
 Désiré Lacroix. — *Aux pays des Timbres. — Allemagne. — Grands-Duchés de Mecklembourg-Schwérin et de Mecklembourg-Strélitz.*
 Nyugen-Thaich-Y. — *Les 47 Fidèles Rônin d'Ako.*
 Edmond Neukomm. — *Récréations géographiques et historiques.*
 Henri Monét. — *Le Héros de Médine.*

LES CHERCHEURS D'OR

AU

KLONDIKE

INTRODUCTION

C'EST seulement au milieu du siècle qui va finir, que Robert Campbell, un des agents principaux de la Compagnie de la baie d'Hudson, construisit le fort Selkirk, non loin des frontières alors mal définies de l'Amérique russe. Cet habile administrateur se proposait de faciliter par cette création le commerce des trappeurs de la Compagnie avec les tribus indiennes qui erraient dans ce vaste territoire, et entre les mains desquelles la chasse mettait des fourrures précieuses, seul objet de commerce que la Compagnie exploitât. Personne ne soupçonnait alors que les mines les plus riches du monde, l'*Eldorado*, que l'on avait longtemps cherchées dans les forêts tropicales du Brésil ou du Pérou, devaient se rencontrer sous les neiges du cercle arctique, dans ces régions dont M. de Voltaire félicitait le roi Louis XV de s'être débarrassé par le traité de Paris!

Depuis lors, de hardis travailleurs trouvèrent beaucoup d'or dans différents affluents de la vallée du Yukon. Bien des fois, l'on a entendu parler en Europe des mines d'Alaska; même du temps des Russes, l'on avait apporté à Pétersbourg quelques pépites et des minerais. Mais, malgré ces symptômes favorables, les rapports remarquables de M. Olgivie, de M. Dawson et d'autres illustres géologues, n'ont pas eu le pouvoir de donner l'éveil aux spéculateurs européens et même aux prospecteurs américains. La banque était de glace pour des placers enfouis sous les neiges. Pour réchauffer l'enthousiasme des mineurs, il ne fallut rien moins que la vue de pépites énormes apportées à Vancouver par M. G. W. Carmock.

Cette découverte, dont le bruit se répandit dans tout l'univers, au printemps

de cette année, provoqua une émigration furibonde, faisant pâlir tout ce que l'histoire nous apprend des expéditions désordonnées qui se précipitèrent sur la Californie il y a une cinquantaine d'années.

Un de nos amis, dont la modestie égale le mérite et le patriotisme, s'est rendu dans la vallée du Klondike, a bien voulu mettre à notre disposition les notes de son voyage, pour y puiser tous les renseignements que nous trouverons utiles aux Français, qui ont conservé le caractère aventureux de leurs pères. Nous nous empressons de faire jouir les lecteurs du *Journal des Voyages* de cette libéralité en respectant les deux conditions qu'il y a mises : le respect de sa pensée et l'incognito le plus absolu de sa personne.

W. DE F.

1

LA PASSE DE CHILCOT

LA géographie politique de ces régions n'est pas moins extraordinaire que la géographie physique, dont nous allons décrire rapidement les principales particularités.

Le territoire d'Alaska a une superficie qui dépasse celle de la France continentale. La forme de cette immense contrée est à peu près celle d'un vaste quadrilatère, baigné au Nord et à l'Est par la mer de Behring, et tenant par l'Ouest à cette partie à peu près inconnue du Dominion, dont l'extrémité boréale se perd au milieu des solitudes arctiques. La partie méridionale est limitée par l'Océan Pacifique, mais le quadrilatère boréal est prolongé très loin vers le Sud par une sorte de manche, de plusieurs centaines de kilomètres; il en résulte que les côtes de cette partie du Dominion, placées le long de l'Océan, sont américaines; il n'y a que l'intérieur du pays qui soit canadien.

Du temps des Russes, et pendant les premières années de l'occupation américaine, personne ne faisait attention à cette circonstance qui ne gênait personne, puisque les ressources du territoire du Nord-Ouest n'étaient pas soupçonnées. Il n'y avait pas de diplomate assez fin pour deviner que ces neiges presque éternelles recouvraient des dépôts d'or inépuisables, et beaucoup plus riches que les plus célèbres du monde entier. Qui aurait pu se douter que ces frimas recélaient le véritable Eldorado!

La possession des ports augmente certainement les convoitises dont la vallée du Klondike est l'objet.

Cette petite rivière, qui est un des moindres affluents du Yukon, se jette dans cette immense artère, à environ une trentaine de kilomètres du 141^e méridien, compté à partir de Greenwich. Cette ligne est la frontière artificielle, à l'aide de laquelle les plénipotentiaires anglais et américains ont détaché Alaska du Dominion, à peu près comme on sépare d'un fromage le morceau que l'on veut manger.

Au commencement de cette année, les chercheurs d'or américains se sont imaginés que les placers les plus précieux se trouvaient sur leur territoire; maintenant, ils sont fixés sur leur sort, ils savent que le Klondike leur échappe. Il se trouve à une quarantaine de kilomètres à l'Est des frontières d'Alaska. Depuis lors, ils ont juré de faire sentir l'importance des ports qu'ils possèdent sur le

Pacifique, et de gêner les mouvements du gouvernement canadien.

Celui-ci aurait bien la ressource de venir par terre d'Oltawa, la capitale officielle du Dominion, en passant par Regina, la dernière ville canadienne, où une administration ait été organisée, mais il faudrait faire plus de 1,600 kilomètres dans un pays complètement dépourvu de routes, de ressources et d'habitants civilisés. Il faut un grand nombre d'années et une foule de millions, pour qu'un chemin de fer puisse être tracé dans ces régions désertes et inhospitalières.

Le Sud-Est d'Alaska sera donc l'objet de conflits futurs, beaucoup plus graves que ceux auxquels la pêche des phoques dans la mer de Behring a donné naissance et qui a failli mettre aux prises l'oncle Tom et son vieux cousin.

Actuellement, il n'y a que deux routes pour se rendre au Klondike. La plus longue et la plus commode est celle du Yukon, un des plus grands fleuves du monde qui traverse tout l'Alaska. Mais, par un singulier caprice de la nature, cette prodigieuse artère fait un immense coude vers le Nord; c'est seulement après avoir monté jusque dans le cercle Polaire qu'elle revient vers le Midi. Elle est donc impraticable, excepté pendant trois ou quatre mois. Comme nous étions encore au commencement du printemps, c'est à l'autre ligne que je m'adressai. Je m'embarquai, dans le courant de mai 1897, à bord de l'*Empereur*, un des magnifiques vapeurs qui font le service de Victoria à Juneau. Lorsque l'on ne craint pas le mal de mer, on fait un voyage magnifique dans cette première partie de l'excursion, car on ne perd jamais la terre de vue pendant les trois ou quatre jours que dure la traversée. Tantôt on voit les côtes de l'Amérique, tantôt celles des îles innombrables, qui servent en quelque sorte de rempart au continent et qui, toutes, sont des plus pittoresques.

Je peux dire que tous mes compagnons de voyage étaient des mineurs ou des individus qui s'en vont aux mines pour faire fortune en fournissant aux mineurs tous les objets dont ils ont besoin à des prix excessivement élevés. Comme la main-d'œuvre se paye au moins 15 dollars par jour, on voit que fournisseurs et travailleurs peuvent également s'enrichir. Il suffit de passer au Klondike deux ou trois heureuses saisons pour revenir avec une véritable fortune, même dans le cas où l'on ne met pas la main sur quelque gros lot.

La situation dangereuse et pénible des émigrants écarte une foule de gens timides d'esprit ou faibles de constitution. En général, les *Klondikers* sont des gens robustes, énergiques, ne craignant ni le travail ni le danger, et qui se préparent froidement à affronter des périls dont ils se rendent parfaitement compte. Ils savent ce qui les attend dans ces régions glacées, mais ils veulent s'enrichir. Ils sentent l'*Auri sacra fames*, la faim sacrée de l'or, avec toute l'intensité dont elle peut se faire sentir chez un être humain. On n'entendait, à bord de l'*Empereur*, qu'une seule conversation : la possibilité de se procurer des *claims*, les chances d'en trouver dans d'autres vallées voisines, la grosseur des pépites que l'on avait rapportées.

L'or, toujours l'or, il n'y avait que l'or qui passionnait. Personne ne jetait un regard sur les beautés de la nature qui même dans ces rudes climats, commence à être

charmante sous les rayons du soleil de mai. Si l'on parlait de ses aventures, c'était pour raconter les trouvailles que l'on avait faites au Transvaal, ou en Australie. Quelques-uns de nos compagnons avaient déjà été en Alaska, avant la découverte du placer du Klondike. Ceux-là étaient les plus écoutés, car ils parlaient des souffrances éprouvées dans des hivers à 50° de froid, et des moyens de les diminuer.

Au point de vue de l'étude géologique générale, je n'avais pas l'intention de refaire le travail des savants Canadiens; mon but était surtout de me rendre compte de la vie au Klondike, des gens, des lois, des mœurs, des moyens de communication, de l'état de l'exploitation. Je me décidai donc à me mêler à la population active et de la manière qui me permettrait de voir le plus de monde dans le moins de temps possible, car je ne voulais point passer l'hiver de 1898 au Klondike, je voulais à toute force revenir par les vapeurs du *Yukon* afin de connaître la route des grands approvisionnements et des expéditions d'oren gros, felle que la feront les compagnies minières lorsqu'elles seront installées.

J'avais fait connaître mes intentions au capitaine de l'*Empereur*, pour qui j'avais une excellente lettre de recommandation, et qui savait qui j'étais. Il m'engagea à persévérer et me dirigea dans mes acquisitions ainsi que dans le choix d'un *Pard*, autrement dit mon associé, dont il me dit que je ne pouvais me passer. Les mineurs se groupent toujours ainsi, et ils se trouvent très bien de ces associations qui, quelquefois, sont plus nombreuses, et dans lesquelles règne ordinairement une parfaite bonne foi. Je pris pour *Pard* un homme de 40 à 45 ans, nommé Campbell, mais qui n'était pas du tout parent du fondateur du fort Selkirk. C'était un Australien qui avait travaillé dans les mines depuis son enfance et qui était de première force sur toutes les ficelles du métier. Il était très dur à la fatigue et un travailleur acharné, toujours prêt à donner un coup de collier. Il aurait déjà fait plusieurs fois fortune s'il n'avait pour son malheur été plus joueur que les cartes.

Je fis naturellement tous les frais de la pacotille que nous devions exploiter en commun dans une proportion déterminée; nous avions 24 colis d'environ 30 kilos chacun, emballés et numérotés avec soin. Il y avait des viandes salées, qui forment le fond de la nourriture au Klondike, et des fruits secs ou confits, dont les mineurs ne peuvent se passer. On les considère comme des objets de première nécessité pour combattre le scorbut. Nous achetâmes des effets d'habillement appropriés au climat arctique de la vallée, de la quincaillerie et des bougies stéarines qui sont hors de prix. Du thé de bonne qualité et de l'excellent café en quantité notable complétaient notre assortiment.

Quand nos achats furent terminés, nous mimes notre pacotille à bord d'un petit remorqueur qui se nomme le *Rattler* et fait le service des eaux intérieures entre Juneau et Dyea. Cette ville a été improvisée au pied des montagnes, au fond d'un détroit de forme bizarre qui a bien 150 kilomètres de longueur et ne ressemble à un canal que par l'exiguïté de ses dimensions transversales, mais non par sa régularité.

A droite et à gauche s'élèvent des berges dentelées comme les rives d'un fiord, et presque inaccessibles, surtout à l'endroit où se trouve le campement permanent auquel on a donné le nom de la ville de Dyea,

laquelle, d'ailleurs, ne ressemble pas plus à une ville que la lune au soleil.

Pour débarquer les marchandises et les voyageurs, on les met à bord d'une chaloupe à vapeur qui s'approche assez du bord pour qu'on puisse entasser les colis dans une benne servant à les hisser au haut de la falaise. C'est ainsi, paraît-il, que l'on débarque les chevaux que, depuis mon passage à Dyea, on envoie en grand nombre au Klondike. Ils y rendront d'immenses services, à condition qu'on leur donne beaucoup d'avoine, et qu'on leur construise des écuries à l'abri des grands froids.

Le débarquement de nos colis donna lieu à un incident qui faillit tourner au tragique. Notre numéro 17, précisément le plus précieux, celui qui contenait le thé et le café, se trouva égaré. A sa place il y en avait bien un autre qui portait également le numéro 17 et qui lui ressemblait grossièrement, mais qui ne contenait que des jambons.

Aussitôt l'erreur constatée, *Pard* se mit en campagne, et il ne tarda pas à découvrir le colis égaré entre les mains d'un individu qui marquait très mal. C'était un petit homme entre deux âges, ni blond ni brun, qui louchait affreusement.

Quoique Dyea soit dans la juridiction des États-Unis, il n'y avait alors d'autres magistrats qu'un officier des douanes. La justice, comme dans tous les pays miniers d'Alaska, était rendue par le juge Lynch, dont les arrêts sont exécutoires sans délai et sans appel. Ce rival de Minos ne connaît que deux peines : la mort ou le bannissement. Cette dernière est ce que l'on pourrait appeler la pendaison sèche dans ces déserts glacés.

On voulait pendre notre homme et *Pard* était fort de cet avis. Mais comme il protestait énergiquement, prétendant qu'il s'était trompé et qu'une erreur pouvait à la rigueur avoir été commise, considérant que nous étions rentrés en notre possession de notre bien, je pris la défense de l'accusé. J'eus la satisfaction de le voir relâcher, mais après avoir reçu une sévère admonestation. Il ne fut pas accroché à un arbre, mais on le prévint que la moindre erreur ne lui serait point pardonnée.

Il y a deux passes dans les montagnes Rocheuses. La plus ancienne, la seule qui fut sérieusement pratiquée lorsque j'allai au Klondike, est celle de Chilcot, laquelle est habitée par une tribu d'Indiens qui en sont les propriétaires et les convoyeurs. La seconde, un peu à l'Est, alors à peine connue, se nomme la passe Blanche.

La première, située à une hauteur d'un peu plus de 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, n'est pas praticable pour les chevaux, tant la fin est raide et escarpée. La seconde ne monte qu'à 900 mètres et elle n'est point terminée d'une façon aussi terrible. C'est par là que passe toute la cavalerie que j'ai vue arriver au Klondike. C'est aussi par là que l'on se propose d'établir un chemin de fer qui rendra d'immenses services.

Quoi qu'il en soit, c'est par Chilcot que j'ai fait mon passage, et que j'ai pu me rendre compte des difficultés que présente un voyage au Klondike, et des moyens que l'on possède pour les diminuer dans une énorme proportion.

Les Chilcot sont une tribu de la race des Indiens cuivre, ainsi nommés d'après la couleur de leur peau, et qui sont répandus dans une immense région.

La rude tâche de convoyeurs, le long des pentes très raides, leur revenait de droit. Si

les Chilcot n'avaient point existé, il aurait fallu les inventer. On ne peut se passer d'un puissant renfort pour des traîneaux dont la plupart sont poussés par les voyageurs eux-mêmes. Les nôtres étaient trainés par des chiens de race sibérienne. Ces animaux sont loin d'avoir la force et la vigueur des chevaux, mais ils sont très intelligents et très robustes. Pour leur poids ils donnent une quantité d'énergie beaucoup plus grande que leurs rivaux, ce qui tient à ce qu'ils sont carnivores. En effet, leur alimentation se compose exclusivement de saumon; ils se trouvent très bien de consommer la seule denrée que l'on trouve dans la contrée, et qui y existe en grande abondance.

En effet, le nombre de ces poissons est si formidable que le premier nom sous lequel le Yukon ait été connu est celui de rivière *Saumon*. On le lui a même conservé dans certaines géographies.

Dans le Sahara comme dans l'Alaska, les voyageurs forment toujours des caravanes ainsi groupées, ils réussissent en s'aidant mutuellement à triompher des difficultés de toute sorte qu'ils rencontrent dans leur route, et j'ai éprouvé les heureux effets de ce genre de coopération.

Les Indiens Chilcot se sont répartis le long de la pente par relais qui se succèdent sans interruption, comme ceux de notre ancienne poste aux chevaux. Grâce à leur vigueur, à la connaissance intime qu'ils ont de leur section, à leur entraînement, à quelques poteaux fichés dans le sol, à des bouts de chaînes attachés à demeure, ils poussent les traîneaux avec une incroyable rapidité.

(A suivre.)

Adapté par WILFRID DE FONVIELLE.



VI

Voie douloureuse. — La marée. — Danger d'être noyés. — Pris au piège. — La grille de fer. — Terribles efforts. — Tout le monde à l'eau. — Une embarcation. — Marius tue un homme et n'en a nul regret. — Traversée. — Les docks. — Qui-vive!...

BIENTOT l'air manqua dans ce conduit souterrain, tellement étroit qu'il fallait marcher tête baissée, les épaules frottant les parois visqueuses.

Les quatre évadés se suivaient pas à pas, barbotant jusqu'à la cheville dans un liquide gluant, fétide, recouvrant une vase molle, formée par l'accumulation d'immenses détritits.

Déjà un cercle douloureux leur étreignait les tempes. Des lueurs rouges surgissaient, comme des grimoires de feu dans leur cerveau. Leur poitrine haletait. Ils se sentaient défaillir.

Le colonel, à peine convalescent, était sans forces. Marius, qui venait derrière lui, le sentait en quelque sorte broncher. Vite, il le saisissait, au milieu du dos, par une poignée de vêtement, et le remettait d'aplomb.

1. Voir les nos 50 à 54 (2^e série).

Dolorès, de sa main valide, se cramponnait à Friquette, oubliant les souffrances que lui faisait endurer son bras à peine consolidé.

Pas une plainte ne sortait de leurs lèvres souillées par cet air corrompu qui empoisonnait leur sang et leur soulevait le cœur.

Friquette, seule, avait de temps en temps une brève exclamation :

« Allons, courage !

« Encore quelques pas... nous devons toucher au but. »

De fait, ce conduit qu'elle avait découvert en cherchant par où s'écoulaient les eaux de cette partie de l'hôpital devait être assez court : du moins relativement.

Mais, tout en prêchant d'exemple, l'intrépide jeune fille n'en souffrait pas moins.

D'abord, elle marchait la première pour ainsi dire à l'aveuglette ; car c'est à peine si la flamme de la bougie luisait dans cette atmosphère devenue irrespirable. Ensuite, elle ignorait si à chaque pas elle n'allait point disparaître dans quelque fondrière.

Enfin, à l'appréhension morale se mêlaient de véritables tortures physiques : l'écoeurement, l'asphyxie, ces légions de rats qui trottaient partout, lui montraient aux jambes, grimpaient à ses épaules et frôlaient ses joues de leurs pattes froides et griffues.

Et cette épouvantable sensation d'émurement contre laquelle il est à peu près impossible de réagir et qui, pour les nerveux, à imagination vive, est la pire souffrance.

En vérité, tout cela était réellement atroce.

Ils avancèrent encore d'une vingtaine de mètres, glissant, titubant, suffoquant, à chaque instant près de s'évanouir et de rouler dans la fange !

Un léger clapotis vint frapper leurs oreilles.

Ils l'entendirent fort distinctement et se dirent :

« C'est la mer ! nous sommes sauvés. »

Brusquement le conduit s'élargissait, et l'air devenait un peu moins méphitique. Le clapotis augmentait, et il leur sembla que l'eau rapidement s'élevait.

« Mais, songea Friquette, c'est la marée. »

Elle s'arrêta un moment pour souffler.

De sa manche elle essuya la sueur qui ruisselait en nappe sur son front et ses joues.

« Ah ! mon Dieu, l'eau monte, s'écria Dolorès effrayée.

— Oui, répondit Friquette.

« Avançons... avançons...

« J'espère que nous aurons le temps...

« Après une demi-asphyxie, une noyade complète, ce serait trop malchanceux. »
Maintenant l'égoût était assez large pour qu'on pût y marcher à l'aise. La chaleur et les buées impures étaient à peu près supportables.

Mais le niveau de l'eau s'élevait de plus en plus rapidement.

A tel point que Friquette en avait jusqu'à mi-jambe.

« Allons, dépêchons, » criait-elle, en pressant le pas, à ses compagnons qui glissaient et pataugeaient dans l'obscurité.

Dans son angoisse, elle força la marche et parcourut une dizaine de mètres, sa bougie en avant, à bout de bras.

Alors elle s'arrêta brusquement et poussa un cri de fureur et de désespoir qui fit tressaillir jusqu'aux moelles ses compagnons.

Ils arrivèrent aussi vite que le permettait leur épuisement et groupés, devant la bouche de l'égoût devenue tout à coup spacieuse, jetèrent ce même cri d'angoisse et de rage.

A la lueur de la bougie tenue par Friquette, ils aperçurent d'énormes croisillons formés par d'épais barreaux de fer.

Une grille scellée dans les parois de pierre fermait absolument le canal souterrain, et opposait aux quatre fugitifs un obstacle infranchissable !

Dolorès eut un sanglot déchirant. Le colonel grince des dents et Marius expectora une bordée de jurons polyglottes dont le pittoresque et la surabondance eussent été bien risibles, en toute autre circonstance.

« Oh ! termina-t-il, je veux rôti la fressure à un demi-cent de ces maugrains d'Espagne, si jamais nous sortons de ce trou !

« Colonel ! Je suis dorénavant des vôtres... Oui, un soldat pour Cuba libre.

— Merci, mon brave !

— A présent, mademoiselle, veuillez me faire un peu de place, que j'examine cette coquinasse grille.

« Il faut que je la tortille !... que je la casse !... que je l'arrache !...

« Car, vrai, c'est pas pour dire, mais on se languit rudement, ici ! »

Les jeunes filles s'écartèrent. Le Provençal les pria de recevoir les paquets qu'il portait, et qui renfermaient les armes et les déguisements.

Puis il s'approcha de la grille, dont les croisillons apparaissaient rougis d'une rouille séculaire.

De ses mains robustes, il empoigna les barreaux de fer, les secoua violemment et tenta de les ébranler.

Vains efforts !

La grille était vieille, mais elle tenait bon.

« Tron de l'air ! gronda Marius, dans cette coquine de pays, tout est bâti en boue et en crachat... rien ne tient debout !... il n'y a de solide que cette damnée grille. »

Cependant, l'eau montait toujours. Ils en avaient déjà plus haut que le genou.

Allaient-ils, touchant au but, périr là, leurs lentement ; assister impuissants à leur propre supplice ; sentir les flots les envahir peu à peu, s'élever jusqu'à leur bouche et produire goutte à goutte l'irré-médiable asphyxie !

Marius tirait toujours à pleine force, grognait, sacrait, se courbaturait en d'inutiles crispations de muscles.

Le colonel voulut l'aider. Mais sa blessure le faisait horriblement souffrir. Telle était d'ailleurs sa faiblesse, qu'il pouvait à peine se tenir.

Cela dura une bonne demi-heure avec des alternatives d'espoir et d'accablement.

Ils avaient à présent de l'eau jusqu'à la ceinture.

Dolorès, plus petite, se trouvait immergée jusqu'à la poitrine.

La mort désormais n'était plus qu'une question de minutes.

Marius demeura quelque temps immobile, prenant un peu de repos pour acquérir de nouvelles forces et opérer une nouvelle tentative.

Il empoigna derechef, dans ses robustes mains, les barres. Il eut une large aspiration, une sorte de mugissement, puis tira, mais tira au point qu'on entendait craquer ses os et ses tendons.

Rien ne bougea !

« Mille millions de milliasses... de boulets de canon ! hurla Marius.

« Je ne peux pas !... je ne peux pas !... C'est plus fort que moi ! »

Et il y avait dans ses imprécations, comme des larmes de regret et de fureur.

L'eau atteignait aux deux tiers de la voûte. Friquette, mouillée jusqu'à la poitrine, était forcée de tenir élevée la bougie.

Une subite inspiration lui vint.

« Marius !... au lieu de tirer à nous, il vaudrait mieux pousser... oui, pousser en avant... tous les quatre, et de toutes nos forces !

Alors, hommes et femmes, valides et blessés, vigoureux et débiles, s'arc-boutèrent sur la grille, pesant de tout leur poids, attendant pour combiner leur effort, un signal donné par Marius.

« Attention ! fit le matelot.

« Vous êtes prêts ?

— Oui !

— Oh !... Hisse là !... »

Il y eut un craquement sourd, puis une rapide projection en avant.

La grille d'un seul coup cédait, venait en grand et s'abattait, entraînant les quatre fugitifs.

La bougie tombée à l'eau, ils se trouvaient dans une obscurité complète.

Telle était la force de leur élan qu'ils furent projetés en dehors, jusque dans la mer qui battait le pied du vieil édifice !

Mais, nageurs émerites, préparés d'ailleurs à toutes les surprises, cette pleine eau ne les troubla pas.

Les porteurs de ballots étreignirent leur charge et se soutinrent de conserve, pour ne pas se quitter.

Tel était leur sang-froid, que pas un cri, pas un mot ne leur échappa !

Ils commençaient à nager, ne sachant trop de quel côté se diriger, quand Marius s'empêtra dans un cordage tendu transversalement.

« Tê ! grogna t-il, une ficelle amarrée

au mur... faut voir ce qui se trouve à l'autre bout... »

Il se haussa et, à la lueur des étoiles, distingua une forme sombre se balançant à quelques brasses.

« Eh, bagasse! fit-il à demi-voix, un canott!

« Le bon Dieu est pour nous. »

Il s'approcha lestement, et mit une main sur le bordage pour se hisser, sans plus de façon, dans l'embarcation.

Un homme accroupi sur un banc se dressa. Le Provençal vit luire dans sa main l'éclair d'un couteau.

Puis, sans avertissement, sans interrogation, sans savoir si l'intrus était un ami ou un ennemi, l'inconnu frappa à tour de bras.

« Quès aco, mon bon? fit la voix railleuse de Marius, on veut travailler, sans crier gare, la peau d'un vieux requin comme moi... »

« Espère un peu... »

Avant que le sauvage gardien du canot, tout ébranlé de ce coup porté sans doute à faux, mais avec une grande vigueur, ait pu reprendre son équilibre, Marius était sur lui.

Il y eut un bruit de lutte rapide, instantanée, puis un froissement de chair et un craquement sinistre d'os rompus.

Puis le plouf! d'une chute à l'eau.

« Eh, zou!... tu as ton compte, hein! fichu gabier de pou-laine.

« Cas de légitime défense!

« Fallait me céder de bon cœur ton rafiot.

« ... Eh! embarque tout le monde. »

Il aida les deux jeunes filles ruisselantes à se hisser dans le canot, rendit le même service au colonel et ajouta :

« Il y a une paire d'avirons de crochés aux tolets... »

« Le rafiot a une barre de gouvernail... »

« Ça va bien! »

Le couteau était tombé sur le banc,

Marius l'aperçut et s'en servit pour trancher l'amarre.

« Vous n'êtes pas blessé, Marius? demanda Friquette.

— Oh! mademoiselle, si peu que pas...

Sous l'impulsion des rames, le canot avançait.

« Mais, interrogea de nouveau Friquette apitoyée, ne va-t-on pas s'occuper du malheureux dont le bateau... »

Marius l'interrompit :

« Té! Mademoiselle, ne vous occupez pas de lui.

« Ma main lui a servi de bâillon, et je vous jure qu'il n'a plus besoin de rien.

— Vous l'avez donc tué?

— Un peu plus, un peu moins... je pense qu'il n'a plus besoin de rien ..

— Oh! mon Dieu!... tuer... toujours tuer...

— Que voulez-vous, il le fallait...

« D'abord, il avait trop mauvais caractère.

« Ensuite, à la guerre, chacun pour soi... à toi z'à moi la paille de fer. »

Le canot commençait à filer sans bruit sur les flots agités par le remous de la marée.

L'officier cubain le dirigeait habilement vers les points sombres où l'on courait le moins de risques d'être aperçu.

Friquette et Dolorès prudemment s'étaient baissées pour éviter d'être vues, la présence de deux femmes pouvant être suspecte, à pareille heure.

Quelques lueurs brillaient vers le Sud, à trois ou quatre cents mètres.

Le colonel mit le cap sur ces lueurs et dit à voix basse au matelot :

« En douceur.

« Retournez-vous à demi... vous allez apercevoir la masse des docks... »

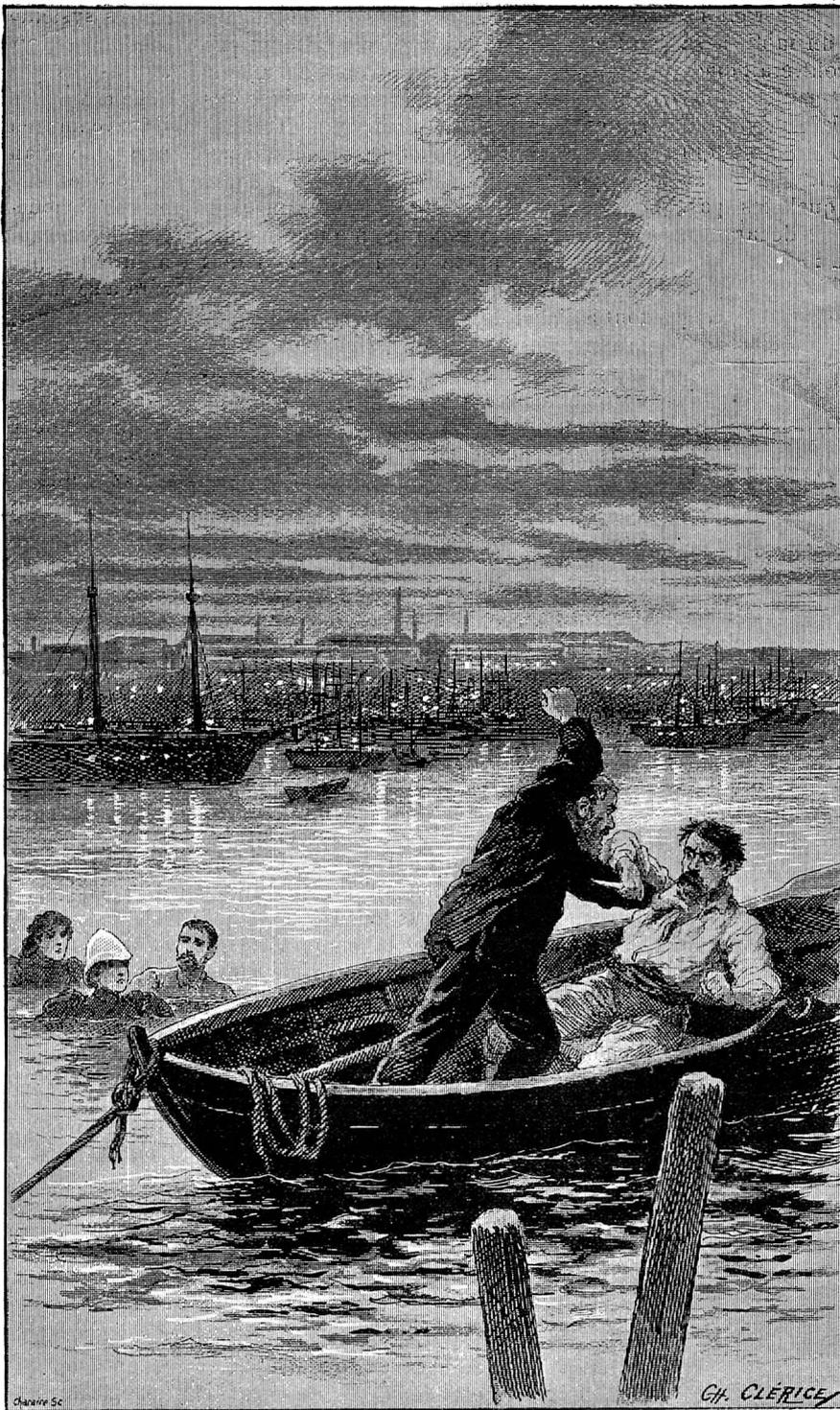
— Je les connais...

c'est là qu'on m'a ramassé quand le vomito m'a pris.

— C'est là que nous allons débarquer.

— Bonne idée, colonel.

« Il y a des wagons pleins, des wagons vides, des marchandises, des futailles, des ballots, des monceaux de bois et de ferrailles, bref, un bric-à-brac où le Père Éternel ne pourrait pas se reconnaître lui-même.



L'ILE EN FEU

Il y eut un bruit de lutte rapide, instantanée. (P. 37, col. 1.)

un « riengne ». Et puis j'ouvrais l'œil, et la bonne! »

Puis il ajouta :

« Sans vous commander, colonel, prenez la barre.

« Je vais souquer aux avirons et vous allez nous piloter, car je ne connais rien de rien, sur ce failli morceau d'eau salée.

— Oh! moi, fit l'officier, j'en connais tous les recoins. »

« Nous pourrions nous y cacher. »

Dix minutes après, le canot abordait en un point raviné par l'eau de mer, et où l'incurie espagnole avait laissé de larges brèches.

Le colonel descendit le premier, tant pour s'assurer qu'il n'y avait rien de suspect, que pour trouver un motif à sa présence, au cas où il rencontrerait quelqu'un.

Marius, on le sait, parlait l'espagnol comme une génisse normande, ce qui était notoirement insuffisant.

Le colonel Carlos fit quelques pas. Déjà il allait donner l'ordre de débarquer, lorsqu'une voix sonore cria :

« Qui vive! »

LOUIS BOUSSENARD.

COMMENT ON DEVIENT EXPLORATEUR¹

v

Composition et organisation de la mission.

— Du but que l'on se propose d'atteindre et des moyens de transport qu'on aura à utiliser dépendront la composition et l'organisation de la mission.

Dans certains cas, les moyens de protection devront être assez considérables; dans d'autres, ils se réduiront à une escorte d'honneur, et même seulement à quelques hommes armés destinés plutôt à surveiller les gens du convoi. Dans d'autres cas, la mission ne comportera aucune escorte armée; l'explorateur ne comptera alors que sur son habileté, pour imposer sa volonté.

Les divers systèmes peuvent être adoptés, et il est difficile de donner des conseils à cet égard; il est cependant bon de se rappeler que moins la mission est nombreuse, plus on se ménage de chances de succès. Une faible caravane n'éveille pas la méfiance et la convoitise, elle vit facilement sur le pays et progresse plus vite : c'est un grand souci de moins.

Bagages, transports. — Les moyens de transport peuvent être des chameaux, des mulets, des ânes, des bœufs, etc., ou bien encore des porteurs; d'autres fois, on se servira d'embarcations, de pirogues.

Quel que soit le système qu'on est obligé d'employer, il est toujours préférable de s'organiser à la mode indigène : chaque pays a sa façon de brêler, de bâter, et son système particulier de portage. Le ballot porté sur la tête ou la hotte au dos se valent, l'essentiel est de ne pas avoir à faire l'éducation de l'indigène, dont il est difficile de changer les habitudes.

Une bonne précaution à prendre sera de s'outiller de façon à pouvoir passer d'un mode de transport à l'autre, car on est souvent involontairement obligé de

renoncer à un système, pour en adopter un nouveau.

En général, on se contente d'emporter ses colis avec un emballage simplement approprié à la traversée; on ne les répartit en charges qu'arrivé à la base d'opérations.

Cette répartition est alors faite en vue du mode de transport qu'on a été amené à adopter. S'il est difficile de fixer des règles précises à cet égard, on peut cependant indiquer qu'un lotissement judicieux s'impose, de façon à ce que la perte d'une charge ne vous prive pas d'une seule catégorie d'objets et soit ainsi moins sensible.

Quant au mode d'emballage, il doit réunir les conditions suivantes : mettre tout à l'abri de l'humidité et à l'abri des larcins. Des malles imperméables et certains systèmes de tonnelets rempliraient admirablement ces conditions, si on ne transportait de ce fait un poids mort trop considérable. Aussi s'est-on ingénié à trouver mieux. Des ballots en toile huilée, recouverts d'une couverture de harnachement, que l'on renferme dans des sacs en toile d'artillerie imperméable, fermant à cadenas, permettent la suppression d'un certain nombre de malles et font ainsi gagner une charge sur cinq, ce qui est un résultat appréciable quand on sait le prix qu'il faut attacher à l'allègement d'un convoi.

Ce mode de charges permet aussi, en cas d'accident, quand on ne dispose pas d'animaux ou de porteurs haut le pied, de répartir la charge facilement entre les autres porteurs; enfin il se plie à l'emploi des paniers, de hottes ou de tous autres systèmes de transports locaux.

Les charges, pour la commodité du porteur, devront avoir une forme plutôt allongée; on l'obtient en répartissant dans une même charge des objets lourds et des objets encombrants.

Enfin chaque colis sera étiqueté et son contenu transcrit sur un ou deux calepins *ad hoc*. Trois ou quatre malles sont, avec ce système, indispensables pour y serrer les objets dont on peut avoir à chaque instant besoin.

Le matériel à emporter peut se diviser en plusieurs grandes sections :

Les provisions et la pharmacie.

Les effets personnels.

Les instruments et l'appareil photographique.

Les fournitures de bureau, livres, cartes, etc.

Les objets pour préparer les collections.

Les cadeaux et articles de troque.

Le campement.

La cuisine.

L'outillage.

Les armes et munitions.

Il est presque impossible d'entrer dans le détail de tous les objets qui rentrent dans la nomenclature de chacune de ces sections. Chaque voyageur a son système qu'il préconise, ses objets de préférence, en un mot sa façon de s'agencer.

Il est utile de ne pas perdre de vue qu'il faut se munir d'objets de premier choix, faciles à installer, le moins encombrant possible et pratiques.

Les maisons qui ont l'habitude d'équiper les expéditions vous indiquent les divers systèmes qu'ils fournissent habituellement; on peut du reste se renseigner auprès des personnes compétentes.

Le campement. — Dans le campement, il faut comprendre, en dehors d'une tente: une table pliante, des pliants, un lit pratique avec sa moustiquaire, une cuvette en caoutchouc pour toilette, un tub, également en caoutchouc, ou en toile, pour ablutions, un filtre, et un hamac qui servira à se faire transporter en cas de maladie.

La cuisine doit être très sommaire: quelques ustensiles et des couverts.

L'outillage: des tenailles, limes, pinces et un peu de fil de fer ou de cuivre, des pointes et des vis pour réparations.

Les armes doivent être réduites au strict nécessaire: un fusil de guerre avec quelques munitions, et une ou deux armes de chasse très simples, que l'on confie aux domestiques pour alimenter la table, en ayant soin de rationner les munitions. Plus: quelques lignes et un choix d'hameçons pour la pêche.

(A suivre.)

L. G. BINGER.

LES ANIMAUX DU DÉSERT

Un Combat d'Autruches

Notre titre n'est peut-être pas tout à fait exact, car il ne s'agit pas à proprement parler d'animaux sauvages, mais bien d'autruches d'une de ces fermes où on en élève de grands troupeaux pour leur cueillir tout à loisir leurs belles plumes; ces animaux sont suffisamment domestiqués pour qu'ils se laissent faire... à condition, bien entendu, qu'on les ait préalablement fait entrer dans un appareil spécial qui les immobilise complètement et les empêche de remuer.

L'élevage des autruches, l'industrie des fermes d'autruches, l'*ostrich farming*, comme disent les Anglais, n'est pas florissant seulement dans l'Afrique du Sud; dans la Californie méridionale on a installé un certain nombre de ces fermes, et c'est dans l'une d'elles que s'est livré le combat homérique que nous allons raconter et qui montre bien la violence de ces animaux en apparence si paisibles.

La ferme où la lutte s'est passée, se nomme ferme de Coronado. Il faut dire que les deux combattants étaient deux magnifiques oiseaux, les plus beaux du troupeau, pesant environ 140 à 150 kilogs chacun. Pour apprécier les conditions de cette rencontre, on doit se rappeler que ces oiseaux qui semblent lents et majestueux sont au contraire extrêmement vifs; ils sont tout nerfs, comme ils le montrent bien par l'allure vertigineuse à laquelle ils fuient quand on les poursuit à cheval, et grâce à laquelle ils fatiguent les meilleures montures et les chiens les plus

1. Voir les nos 51 à 54 (2^e série).

rapides. Leurs jambes musculeuses sont pour eux des armes redoutables, ils s'en servent avec plus de dextérité que le meilleur boxeur ne le fait de ses poings; il ne faut pas oublier non plus que leurs pieds sont armés d'ongles courts et puissants, et que d'un coup bien appliqué ils peuvent défoncer une planche épaisse de 2 à 3 centimètres et à plus forte raison éventrer un homme.

On venait de procéder à la distribution des feuilles de choux, dans l'autrucherie (si l'on peut créer ce mot) de Coronado, quand deux des oiseaux, Jim et Colonel, commencent à se disputer cette pâture; ils ne devaient pas tarder à en venir, non pas précieusement aux mains, mais aux becs et aux jambes.

En effet, brusquement, le combat commence avec une furie, une rage extraordinaire: une ancienne inimitié se réveillait sans doute et les deux bêtes semblaient vouloir se tuer. Les coups de becs pleuvent, et à chaque coup tombe du corps d'une des autruches une plume magnifique, au grand désespoir du gardien de la ferme qui n'y peut mais. Bientôt le sol est jonché de ces plumes, piétinées dans la poussière.

L'autruche Jim, poussant un sifflement de colère, les ailes toutes grandes étendues, se précipite sur Colonel avec la violence d'un ouragan, puis saute brusquement à droite et frappe, de toute la force de son bec, la jambe gauche de son adversaire. On sait que les cuisses des autruches sont sans plumes, et le bec de la bête entame rudement cette surface dénudée. Colonel est prêt à la riposte: il répond lui-même par un coup de bec qui casse presque l'aile de Jim et menace de le renverser à terre. Alors c'est une vraie rage entre les deux combattants: ce ne sont plus que coups de becs et coups de pieds qui font voler un nuage de plumes.

Colonel lance dans l'estomac de Jim une ruade qui le soulève de terre et qui l'aurait certainement éventré si un épais matelas de plumes n'était point venu amortir le choc. Jim réplique, quand il est remis de cet assaut, par un coup de pied qui casse net l'aile de son ennemi; celui-ci tombe à terre, mais se relève immédiatement et se précipite avec furie. Au milieu de cet échange de coups, les deux oiseaux avaient perdu à peu près toutes leurs plumes, et ils avaient ainsi la mine la plus étrange; le sang coulait par plusieurs blessures, ils commençaient à s'épuiser, leurs attaques devenaient moins violentes, et finalement ils cessent le combat comme d'un commun accord et s'en vont, chacun de son côté, se refaire de ce duel mémorable.

Des témoins oculaires qui ont fait le récit de cette scène disent qu'elle était vraiment effrayante. Personne n'avait osé s'interposer entre les combattants, sous peine de voir leur colère se tourner contre soi. On rapporte qu'un gardien de ferme, en pareille circonstance, eut les reins brisés d'un coup de bec d'un de ces animaux furieux.

DANIEL BELLET.

TITRES ET TABLES

DU DEUXIÈME SEMESTRE DE 1897

1^{er} Juin 1897. — 30 Novembre 1897.

Les titres, tables et couvertures du 2^e semestre de 1897 (tome 2 de la deuxième série du JOURNAL DES VOYAGES) se trouvent chez nos correspondants au prix de 15 centimes, ou sont envoyés franco contre 20 centimes en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 12, rue Saint-Joseph.

LES VOYAGES DU BARON DE BAYE

III

OSTIAKS, KHERGIS & BACHKIRS

D'ÉKATÉRINBOURG, M. le baron de Baye a été, en 1895 ainsi qu'en 1896, visiter le lac Chighir, près de Verk-Neyvinsk, dans l'Oural. Dans le lac se trouve un gisement de sables aurifères. Pour extraire ce sable, il a fallu dessécher la moitié du lac et enlever ensuite une couche tourbeuse très épaisse. Or, il s'est trouvé que cette couche contenait de nombreux objets préhistoriques.

Les vestiges d'une industrie primitive que l'on trouve dans ce lac sont principalement représentés par des objets en os, en bois et en terre cuite. Les habitants de cette station étaient païens, comme le prouve l'idole de bois que l'on a exhumée de la tourbe et que l'on peut voir à Ekaterinbourg.

Pour se rendre d'Ekaterinbourg à Tobolsk, on passe par Tioumen, ville de 36,000 habitants, un peu au Sud de la région occupée par les Vogouls. Tobolsk est une des plus anciennes villes de la Sibérie; elle en fut même la capitale. On y compte vingt-huit églises.

Le gouvernement de Tobolsk est immense. Les Samoyèdes en occupent l'extrême nord, les Ostiaks le Nord. Les anciens et les nouveaux colons russes, ainsi que les Tatares, peuplent le Centre et le Sud. M. le baron de Baye a poussé une pointe, en 1896, du côté du pays des Ostiaks. Par bateau à vapeur, il a descendu l'Irtisch pour gagner Samarovo, village où deux Français seulement étaient passés jusque-là: M. Charles Rabot et l'intrépide et regretté voyageur, Cotteau.

De Samarovo, M. de Baye se rendit au confluent de l'Irtisch et de l'Obi. Là, sur une hauteur, en un lieu appelé Belagora, c'est-à-dire « la montagne blanche », se trouve un très ancien lieu de sacrifice des Ostiaks, comme le prouvent les cendres et les ossements d'animaux qui y sont amassés. Il y avait là jadis une idole de cuivre représentant une oie. Mais, en 1714, les Russes, après avoir baptisé les Ostiaks, la détruisirent. Les Ostiaks prétendent que l'idole s'est sauvée en s'envolant sous la forme d'un cygne. Aussi ces oiseaux, très abondants dans ces parages, sont-ils considérés comme sacrés.

Redescendu au bord du fleuve, M. de Baye s'est dirigé par eau vers une pêcherie ostiaks dans le district de Béréozof; il a pu recueillir sur les Ostiaks un très grand nombre de renseignements ethnographiques.

Les Ostiaks vivent uniquement des produits de la pêche; ils n'attendent rien du sol. Cette population a conservé ses

coutumes païennes dont on trouve constamment des traces. C'est ainsi que, pour obtenir une pêche fructueuse, les Ostiaks sacrifient un coq rouge dont le sang doit teinter les eaux du fleuve.

Le grand dieu des Ostiaks, nous apprend M. de Baye, avait sept fils. Il mit l'aîné à Troisk qui est à cinquante verstes de Samarovo, cinq autres dans différentes iourtes ou maisons, et le septième, qui était désobéissant, dans un panier suspendu entre le ciel et la terre. Comme il était mécontent de son sort, le père le transforma en ours et lui dit: « Tu seras roi entre les animaux, tu seras adoré par l'homme, mais l'homme te battra souvent. » C'est pour ce motif que les Ostiaks adorent l'ours. Chacun d'eux porte à sa ceinture une dent ou une griffe de cet animal. Lorsqu'on fait jurer un Ostiak sur la croix, il lui arrivera de manquer à son serment, mais si l'on exige qu'il baise la dent et la griffe de l'ours, il tiendra sûrement sa promesse.

D'après leur religion, les Ostiaks peuvent tuer les ours, mais ils n'en vendent pas la peau avant d'avoir accompli une cérémonie assez originale. Ils placent la bête debout dans un coin, posent devant elle une table, puis allument de nombreuses bougies et préparent des pâtés et de l'eau-de-vie en abondance. Ils se mettent alors à danser devant l'ours. Si c'est un mâle, ils doivent exécuter trente-deux danses; pour une femelle, un nombre moindre suffit. Ensuite le repas commence et chaque Ostiak, avant de boire et de manger, pose un pâté sur la tête de l'ours et l'arrose d'un verre d'eau-de-vie.

M. de Baye a exposé au Musée Guimet un très grand nombre de curiosités et d'objets usuels provenant des Ostiaks, récipients en écorce de bouleau, instruments à tisser et à pêcher, arcs, flèches, pièges pour prendre les zibelines, joujoux formés d'une enfilade de becs de canards, etc. Parmi ces objets divers, nous avons remarqué un curieux instrument de musique à cordes dont le montant ressemble à un long cou terminé par une sorte de tête de cigogne. Sous cette tête, sont attachés de nombreux chiffons multicolores. Chaque fois qu'un musicien va jouer de son instrument, la maîtresse de la maison, pour reconnaître le talent de l'artiste, lui donne un bout d'étoffe de robe qui va s'ajouter à ceux précédemment pendus à l'instrument.

Parmi les usages singuliers des Ostiaks, il faut citer les empreintes qu'ils laissent sur les bouleaux sacrés. Ils marquent certains d'entre eux, sur l'écorce, de *tamga*, c'est-à-dire de signes qui remplacent la signature chez ce peuple où l'écriture est inconnue. Plusieurs de ces arbres portent aussi une ablation de l'écorce de forme ovale mettant le bois à nu. Dans cette cavité assez profonde, des entailles grossières représentent les yeux, le nez et la bouche d'un visage humain.

De Samarovo à Tomsk, il faut une

ligne, une petite voie a été créée pour relier ce centre important à la grande artère; la distance n'est que de cent verstes.

Entre Tomsk et la station d'Atchinsk, on ne voit que des forêts vierges, les « taïga ». La première a plus de 200,000 hectares d'étendue. Puis, la voie passe entre deux forêts plus grandes encore; celle qui est au Sud a une



Type de Bachkir, près d'Oufa.



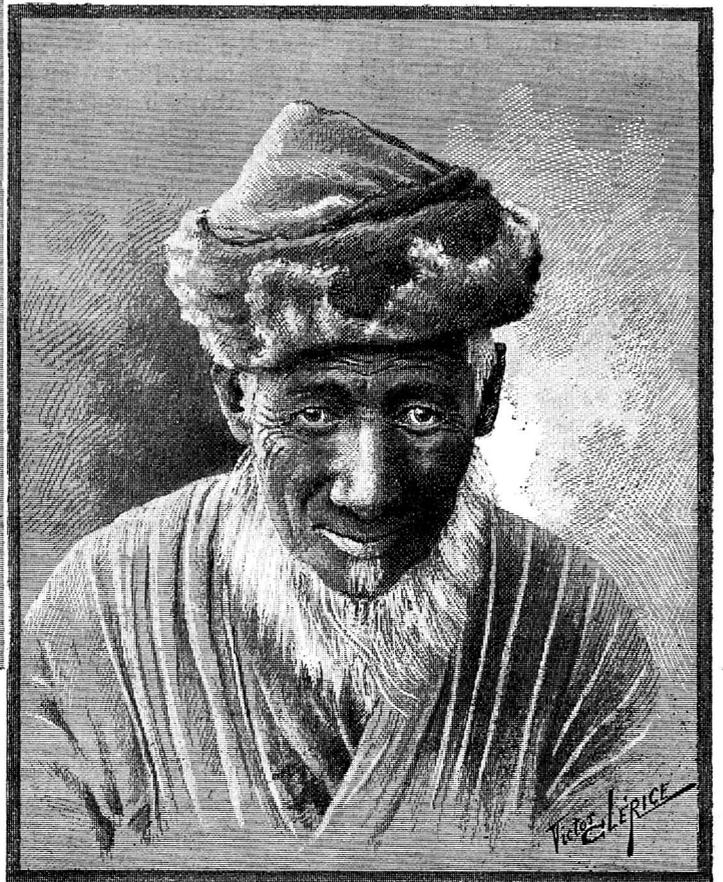
Femme Bachkir du gouvernement d'Orenbourg.



Jeune fille Ostiak.

navigation de sept jours. Tomsk est peuplée d'éléments très divers. Cette ville possède une Université dont la bibliothèque contient de précieux documents pour l'histoire de la Sibérie.

Grâce à une faveur spéciale du ministre des voies et communications, M. le baron de Baye put voyager sur le transsibérien entre Tomsk et Krasnoïarsk. Tomsk n'étant pas sur la grande



Kirghis du gouvernement d'Orenbourg.

OSTIAKS, KHERGIS ET BACHKIRS



LES 47 FIDÈLES RONIN D'AKO

Ils se mirent en marche, avec leur sanglant trophée, vers le faubourg Takanawa. (P. 46, col. 1.)

contenance de plus d'un million et celle qui s'étend au Nord, de plus de deux millions d'hectares.

Krasnoïarsk est à 620 verstes de la station de Taïga, qui est à l'embranchement de la ligne de Tomsk. La ville, fondée en 1628, est dans une position presque riante. C'est relativement un joli séjour pour les exilés qui forment presque la moitié des 25,000 habitants de cette ville. Bordée d'un côté par l'Iénisséï, elle est assise sur la première terrasse d'alluvions de ce fleuve; de l'autre côté, des montagnes pittoresques forment une enceinte naturelle.

De Krasnoïarsk, M. de Baye est revenu par le transsibérien, avec arrêts à Omsk et à Kourgane. Il avait déjà été à Omsk en 1895 et connaissait le clan Kirghis de Ducen Djanlaskine, possesseur de 5,000 têtes de bétail.

Omsk est à la frontière du gouvernement de Tobolsk et de la steppe Kirghis, dont Akmolinsk est la capitale réelle. Mais, à cause des difficultés de communication, c'est à Omsk que résident les autorités.

Les Kirghis sont nomades; ils vivent dans leur kibitka ou tente dont les parois intérieures sont garnies d'un amoncellement de tapis, de matelas, de coussins, de fourrures, de couvertures soigneusement pliées et disposées circulairement sur des rangées de grands coffres.

On n'y voit aucun meublé, sauf l'es-cabeau sur lequel on apporte le koumis, boisson nationale des Kirghis. Le koumis est fait de lait de jument fermenté. On le sert dans une grande jatte; à l'aide d'une immense cuillère taillée dans un seul morceau de bois, la femme kirghis en remplit les bols, qui sont en porcelaine.

Les femmes Kirghis se cachent généralement le visage comme les Tatares. Les jeunes filles laissent voir leur chevelure, qu'elles disposent en nattes. Les hommes aisés portent des sortes de robes longues et amples et richement brodées. Sur la tête, les Kirghis portent une petite casquette de cuir, simple ou brodée et sou tachée d'argent, selon la fortune. En hiver, ils mettent des fourrures en peau de renard et se coiffent d'un bonnet pointu à larges oreillons qui les garantit bien du froid et du vent.

Après être passé à Kourgane et à Tcheliabinsk, M. de Baye s'est arrêté à Oufa pour étudier les Bachkirs.

Oufa, en plein pays bachkir, compte seulement trois cents années d'existence; cette ville est habitée par 40,000 Russes, Bachkirs et Tatares. Quoiqu'on soit déjà rentré en Europe, on pourrait se croire encore en Asie.

Les Bachkirs, si nombreux dans le gouvernement d'Oufa, sont considérés comme un mélange des Ougriens, des Turcs et des Mongols, ou simplement des Finnois tatarisés, comme il y en a de russifiés.

Le nom de Bachkir apparaît vers le XII^e siècle. De nomades qu'ils étaient, ils

sont devenus sédentaires et bons agriculteurs. Le costume des hommes varie selon les gouvernements. Dans celui de Perm, sauf le chapeau de feutre blanc, il se confond avec celui des Tatares; dans d'autres régions, ce costume est tout rouge; dans les villages situés près d'Oufa, il est généralement blanc. Le costume des femmes est également variable. Dans le portrait d'une femme bachkir du gouvernement d'Orenbourg que nous donnons ici, on remarquera la coiffure faite d'un très grand nombre de perles enfilées avec une bordure de pièces de monnaies.

Les Bachkirs s'occupent beaucoup d'apiculture. Autour des ruches, très nombreuses dans les villages, les Bachkirs placent à l'extrémité de perches des crânes de chevaux ou des cornes de boucs, pour que les abeilles ne soient pas ensorcelées. Les Bachkirs, ainsi que les Kirghis, sont musulmans.

L'une des dernières stations de M. de Baye a été Orenbourg, ville européenne, entourée de populations asiatiques.

Les deux voyages de M. de Baye ont été très fructueux en documents de toute nature. L'érudit explorateur rapportera certainement encore de sa troisième mission une riche moisson de renseignements sur les peuples les plus curieux de la Russie et de la Sibérie.

GUSTAVE REGELSPERGER.



VIII

L'ONCLE Michon et Boubou, suivis de leurs quatre nègres, remontèrent à l'endroit où l'on avait laissé la voiture et le cheval mort; on attela la bête que montait Hélégas et l'on repartit à grande allure.

Quatre heures plus tard, tout ce monde s'embarquait dans le train éclair, les hommes de couleur, y compris Boubou, d'un côté, l'oncle et le neveu de l'autre.

« Nous avons eu une fière chance, disait Arsène Martin à Claude pendant que le convoi marchait à une vitesse de soixante milles à l'heure, — nous avons eu une fière chance que toute cette séquelle de nègres et de mulâtres ait amené le sheriff.

— Pourquoi donc?

— Mon cher, sans lui, nous étions lynchés net.

— Oh! oh! fit Michon sans l'ombre de forfanterie, je ne serais pas descendu seul aux sombres bords.

— Possible, moi non plus, probable-

1. Voir les nos 44 à 54 (2^e série).

ment, mais je n'aime pas à penser que mon corps se balancerait en ce moment au bout d'une corde, sous un arbre.

— Qui sait? dit froidement le jeune Parisien, nous leur aurions peut-être fait entendre raison. Et puis, au premier coup de feu, la moitié au moins de cette foule aurait lestement déguerpi. »

Martin ne répondit rien. Il était trop étonné du sang-froid avec lequel son neveu parlait de ces choses-là.

« Au moins, pensait-il, son éducation n'a pas été longue à faire. »

Après quoi, il ajouta mentalement :

« C'est sans doute un héros qui s'ignorait. »

Martin n'était pas tout à fait dans la vérité. Claude, fort crâne depuis le matin, tombait de fatigue. Il s'endormit, sans en avoir conscience, trente-cinq minutes après le départ, et ne se réveilla qu'au grand jour.

L'oncle le vit s'arracher des bras de Morphée et faillit être pris d'un fou rire — qui aurait paru singulièrement déplacé à Claude, — quand il constata l'ahurissement de son neveu dès que celui-ci eut ouvert les yeux.

L'esprit encore engourdi, sortant peut-être d'un rêve où il s'était vu tranquille à son foyer parisien, Michon n'avait aucune idée de l'endroit où il se retrouvait, ni de l'engin de locomotion qui l'emportait. Mais, ayant regardé autour de lui, il aperçut l'oncle Arsène et se souvint brusquement de tout.

L'excitation de ses nerfs, arrivée la veille au paroxysme, était tombée à plat pendant son sommeil. Les histoires extravagantes qu'on raconte en Europe sur les chemins de fer américains, la rapidité réellement foudroyante du train, la mémoire des incidents de la veille, et la conscience qu'il avait manqué d'être lynché, tout lui fit monter une sueur froide aux tempes, et sa rage contre les voyages et les voyageurs le reprit de plus belle.

Sans compter que la douleur d'avoir presque sûrement perdu Sophie l'accablait plus rudement encore que le reste.

Pour secouer ses esprits, il se pencha tout à coup à la portière et vit qu'on entraînait sur un pont; presque aussitôt après, il ressentit un balancement singulier du train, qui d'ailleurs avait diminué sa vitesse au point de ne pas marcher plus vite qu'un cheval au pas. Cela ressemblait au tangage d'un navire sur une mer à peine gonflée par la brise.

« Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il à l'oncle sur le ton de l'épouvante.

— C'est un pont, je crois...

— Vous faites bien de dire : je crois, il plie sous le poids du train. Encore une invention américaine dont heureusement l'Europe n'est pas jalouse. Mais Dieu me pardonne, ça va se rompre!

— Oh! que non, » répondit tranquillement Arsène.

Le pont ne se rompit pas, en effet, mais quand, arrivé sur l'autre rive et la voie

ayant décrit une courbe par laquelle le train descendit sur le bord de la rivière, quand, dis-je, Claude regarda, à trente mètres au-dessus de sa tête, la toile d'araignée sur laquelle venait de passer, quand il aperçut une locomotive isolée qui s'y engageait à son tour, en le faisant plier affreusement, il ferma les yeux et se reprit à maudire n'importe qui et n'importe quoi qui n'était pas son domicile de la rue Châteaudun.

« Est-il possible, disait-il à part lui, de confier un train et la vie de deux cents personnes à un pareil morceau de... »

Mais l'oncle Martin, devinant ce qui se passait dans l'esprit de son neveu, lui adressa la parole, peut-être avec l'intention de le distraire et sûrement avec celle de lui faire plaisir.

« Mon cher Claude, lui dit-il, je crois que nous avons fait sottises sur sottises jusqu'ici.

— Je ne saurais vous répondre ni oui ni non, mon cher oncle.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne comprends rien aux usages et aux invraisemblances de ce pays-ci...

— Eh bien ! je vais vous dire, moi, comment nous nous sommes trompés.

— Oh ! fit Michon tristement, ce sera bien inutile si vous n'avez pas trouvé le moyen de me rendre Sophie.

— C'est que, précisément, je l'ai trouvé, ou tout au moins, je m'y résigne.

— Et quel est-il ?

— Mon Dieu ! mon ami, tout simplement d'annoncer dans les journaux que je consens à payer les cinquante mille dollars demandés par les ravisseurs pour nous la ramener.

— C'est une excellente idée, en effet, » répliqua Claude, qui ne comptait plus sur l'héritage de l'oncle depuis qu'il connaissait son intention d'épouser miss Billenbroek.

S'il avait été d'aussi méchante humeur que la veille, il aurait ajouté :

« Et vous lui devez bien ça, car sans votre lettre d'invitation à venir vous voir, sans votre fameux « Tu es une Bancelin, » nous n'en serions pas là. »

Mais il garda cette dernière apostrophe pour lui et continua d'écouter Martin.

« En arrivant à Saint-Louis, disait celui-ci, je vais faire annoncer par le plus important journal de la ville qu'on pourra se présenter à notre hôtel, ou nous assigner un rendez-vous... »

— Mais si les bandits sont restés à la Nouvelle-Orléans ?

— Mon cher, mon annonce sera télégraphiée par le soin des reporters ou correspondants de journaux aux quatre coins des États-Unis, et reproduite gratis par cent feuilles publiques.

— Et ce sera toujours ça de rattrapé sur les deux cent cinquante mille francs. Malheureusement, ajouta Claude avec amertume, j'ai une cruelle peur que cette capitulation n'arrive trop tard.

— Qui vous fait penser ainsi ? » demanda l'oncle étonné.

Mais Claude :

« Et si nous la trouvons morte dans son cercueil ? »

L'oncle n'avait pas pensé à cela. Il tressaillit à ces mots des pieds à la tête.

« Oui, oui, dit-il, j'aurais dû attendre d'être à Saint-Louis pour prendre une résolution. »

Il se tut. Michon, torturé par les angoisses qui lui reprenaient les nerfs, Michon détourna la tête afin de cacher une larme et se mit à regarder machinalement devant lui le paysage admirable qui se déroulait.

IX

IL était sept heures du matin. Jamais plus splendide expansion de lumière n'avait baigné plus idéale contrée. La puissante masse d'eau du Mississipi, dans sa majestueuse lenteur, renvoyait aux regards éblouis des reflets d'argent sur une trainée infinie, tandis que la forêt imposante et superbe, avec ses ombres violettes, adoucissait de notes tendres cet éclat aveuglant. La loi des contrastes s'imposait si bien que l'esprit le plus vulgaire en comprenait la charmeresse douce. Sous la tente bleue du ciel, la sombre étendue des grands arbres faisait naître l'idée du soin que met la nature à ménager les compensations.

Un léger souffle balançait les cimes. D'innombrables oiseaux semblaient se hâter de cueillir l'heure idéale où, sous ces climats, il ne fait pas encore la chaleur torride sous laquelle, vers le milieu du jour, les êtres et les végétaux paraissent écrasés. On se sentait pénétré d'une exquise fraîcheur qui, par un phénomène psychique, était rendue plus délicieuse encore par la gamme ininterrompue des nuances les plus délicates servant de transition aux tons plus décidés qui formaient le fond du tableau : fleurs, oiseaux, firmament, eaux, forêts, depuis la pourpre éclatante de quelques nuages voisins du soleil jusqu'au blanc pâle de certains arbres dont les fleurs innombrables souriaient dans le voisinage d'un vert intense.

Le train fuyait follement sur la berge, allant au-devant de nouvelles surprises, soit que les grandes baies subitement entr'ouvertes laissassent voir au loin l'horizon attirant, soit que le terrain, tout à coup pittoresque dans sa sauvagerie tourmentée, limitât la vue à quelques centaines de pas.

Certes, l'âme la plus réfractaire aux impressions que peuvent graver les voyages dans une mémoire indifférente était forcée à l'admiration la plus sincère, que dis-je ? à l'enthousiasme le plus effréné. Il ne se pouvait rien de plus beau. Claude lui-même, malgré sa douleur et ses raisons maintenant légitimes d'abhorrer les aventures, fut enveloppé par la divine harmonie qui régnait en ce lieu.

Ses yeux agrandis buvaient le spectacle magique. Éclairé pour la première fois, comprenant les ivresses qu'une intelligence dédaigneuse des platitudes urbaines pouvait goûter dans ce milieu paradisiaque, il fut envahi par un chagrin amer à la pensée du plaisir qu'aurait éprouvé Sophie dans la contemplation de cet éden.

Mais locomotive et wagons filaient furieusement et bientôt le soleil monta dans l'azur, les arbres devinrent moins épais. Une savanes se déroula sans obstacles et sans fin, puis ce fut fini.

On retomba dans la vulgarité des sites cent fois vus. Le cœur de Michon revint insensiblement à ses tortures, à sa colère, et quand il ne resta plus en lui que le souvenir des merveilles traversées si promptement, le pauvre garçon laissa entendre un gémissement douloureux...

Dans la voiture réservée aux hommes de couleur, les nègres avaient passé une partie de la nuit à boire, tout en parlant de leurs affaires à voix basse. Boubou seul s'était enveloppé dans une couverture et avait dormi ou tout au moins était resté immobile comme une planche pendant que les autres bavardaient avec une animation grandissante à mesure que l'eau-de-vie échauffait leur cerveau.

De temps à autre, l'un d'eux, s'oubliant, lançait un mot plus haut ou reposait avec moins de mesure.

Boubou ne bougeait pas plus qu'un terme. Cependant quelqu'un qui eût pu jeter un regard sous la couverture dont tout son corps et surtout sa tête étaient entourés, se fût aperçu que de temps à autre le boy ouvrait imperceptiblement les yeux et que très probablement il ouvrait davantage encore les oreilles.

Jupiter et Hélégas discutaient assez à propos une question sans doute controversable ; les deux autres buvaient ferme et se contentaient d'écouter, indifférents peut-être, peut-être aussi déjà trop ivres pour bien comprendre.

Puis les deux drôles parurent avoir trouvé un terrain d'entente. La conversation, devenue languissante, cessa bientôt tout à fait et, comme des gens armés d'une résolution décisive, les quatre noirs, fleur des bas-fonds de la Nouvelle-Orléans, s'étendirent à leur tour, non sans avoir absorbé quelques nouveaux verres de whisky, et s'endormirent du sommeil de l'innocence méconnue.

Quand le train-éclair s'arrêta dans la gare de Saint-Louis, Boubou fut le premier sur le quai, et courut vers Michon auquel on pouvait croire qu'il allait révéler quelque chose d'important, car sa hâte était grande. Mais, à quelques pas de son maître, il s'arrêta comme s'il venait d'être retenu par une réflexion soudaine. Ce fut même très tranquillement qu'il rejoignit l'oncle et le neveu qui s'orientaient. Les quatre nègres arrivèrent à leur tour.

« Tenez, leur dit Arsène Martin en leur donnant quelques dollars, voici de quoi vous loger à votre guise. Prenez

soin de nous informer dans quelle auberge vous vous serez installés.

— Oui, mister Martin.

— Nous, nous allons loger à l'hôtel Muller. Tout le monde vous l'indiquera, mais — tâchez de ne pas oublier ce nom.

— Oui, mister Martin. »

Ceci enten-

— Ah! de par tous les diables, vous avez raison, mon neveu; où avais-je la tête? »

Ils revinrent rapidement vers la station et l'oncle Martin s'informa.

« Nous avons reçu votre dépêche, lui répondit le chef de gare, et nous avons fait le nécessaire dès que le train désigné par vous a passé par ici.



EN ALLEMAGNE

IX

Les timbres-poste des deux grands-duchés de Mecklembourg-Schwérin et de Mecklembourg-Strélitz.

Au XI^e siècle, il y avait un royaume de Slavonie, dont le chef-lieu Mekilinburg ou Meklinborg, village aujourd'hui situé entre Wismar et Bruel, donna son nom au pays; mais, en 1420, ce royaume devint un simple duché; puis, la ligne des princes se subdivisa en plusieurs branches, dont deux seulement subsistent encore actuellement: celle de Mecklembourg-Schwérin, et celle de Mecklembourg-Strélitz. Ces deux grands-duchés, qui se maintiennent dans une étroite union en vertu d'une convention héréditaire de 1755, ont fait partie successivement de la Confédération du Rhin en 1808, de la Confédération de l'Allemagne du Nord en 1866; et, depuis 1871 ils ont passé sous la direction politique de l'empire allemand. Mais leurs dynasties et leurs institutions sont restées distinctes; ils ont chacun leurs ministres et leur corps diplomatique.

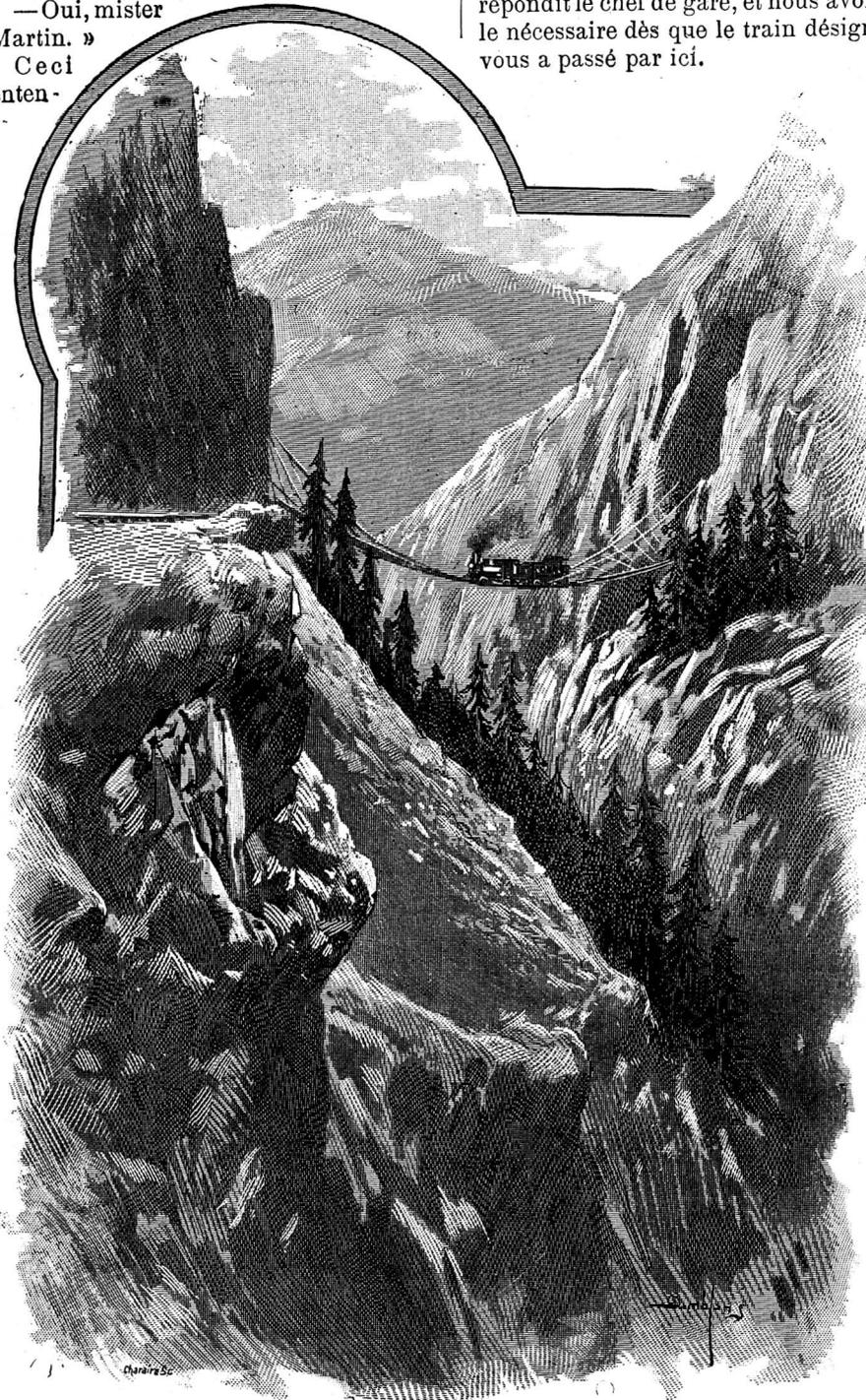
Le grand-duché de Mecklembourg-Schwérin a une superficie de 13,162 kilomètres carrés, avec une population de 596,800 habitants; et le grand-duché de Mecklembourg-Strélitz une superficie de 2,929 kilomètres carrés, avec 101,513 habitants. D'après la convention conclue avec la Prusse en 1872, leurs contingents militaires font partie de l'armée allemande.

Ces deux grands-duchés sont bien certainement les seuls chez qui le vieil esprit de la féodalité germanique s'est conservé avec le plus d'énergie et de vitalité; ainsi s'expliquent les semblants d'institutions représentatives qu'ils possèdent et qui n'ont aucun rapport avec ce qu'on entend généralement de nos jours par ces expressions. D'un autre côté, le Schwérin offre cette bizarrerie qu'il n'a point d'autres divisions administratives que « celles qui résultent de la propriété du sol »; sous ce rapport, il est ainsi divisé: domaine de la Couronne (occupant 2,660 kilomètres carrés, avec 201,829 habitants); biens de la noblesse (5,320 kilomètres carrés et 133,835 habitants); biens des couvents (2,600 kilomètres carrés et 8,826 habitants); quant à la propriété bourgeoise elle possède 2,600 kilomètres carrés et 213,407 habitants.

Pour le Strélitz, c'est le même système, et le Grand-Duc est, paraît-il, le plus riche des souverains de l'Allemagne. Il possède plus de la moitié de ses Etats en propriété privée. Du reste, pour les deux duchés, il est bien possible qu'il n'y a pas positivement de budgets connus exactement.

Avant leur incorporation dans la Confédération de l'Allemagne du Nord, les deux grands-duchés ont eu, chacun, des timbres-poste particuliers. Ceux du Mecklembourg-Schwérin ont été émis pour la première fois en 1856: Il y a eu d'abord un timbre de quatre 1/4 schilling, assez grand, de forme carrée (25 millimètres de côté), comme celui de Brunswick, que vous avez vu précédem-

1. Les articles *Aux Pays des Timbres*, qui forment une étude philatélique complète, paraissent tous les quinze jours. Voir tous les n^{os} impairs, depuis le n^o 849 (première série), qui porte la date du 7 septembre 1893.



L'AVENTURIER MALGRÉ LUI

Une locomotive s'engagea sur cette toile d'araignée. (P. 43, col. 1.)

du, Arsène, Claude et Boubou s'en allèrent ensemble, attirant quelque peu l'attention par leur attirail de carabines et de revolvers; mais aux États-Unis et non loin des limites de l'Ouest, les hommes armés sont assez fréquents pour qu'on ne s'étonne pas longtemps de leur présence.

« Mon oncle, remarqua Claude, pendant qu'ils marchaient déjà non loin de la gare, nous oublions la question du cercueil.

— Eh bien?

— Les fourgons de marchandises et de bagages ont été vidés entièrement, nous n'avons pas trouvé de colis en forme de bière et ayant des trous sur l'une de ses quatre faces.

— Allons donc!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. »

(A suivre.)

CAMILLE DEBANS.

ment; il est également divisé en quatre parties carrées; dans chacun de ces quatre carrés se trouve sur un fond pointillé une rencontre (tête) de buffle arraché de sable couronné de gueules, accorné et bouclé d'argent (c'est le 1^{er} quartier des armes de Mecklembourg, qui en a 10); ces quatre petits quarts portent, chacun en haut, le mot *Freimarke*; en bas, la valeur nominale *Shillinge*; à gauche *Mecklenb*; à droite *Schwérin*; et, aux quatre coins, le chiffre 1/4.



Mecklembourg-Schwérin
Type des timbres de 1856.

Les deux autres timbres, parus dans la même année, sont de la dimension du précédent, mais ils ne sont pas divisés en quatre parties; la tête de buffle, plus grande, est contenue dans un écu à fond pointillé, surmonté de la couronne royale, placé au milieu du timbre sur fond blanc, les inscriptions sont les mêmes que celles du 4/4. Les trois timbres sont gravés, imprimés en couleur sur papier blanc et non dentelés :



Mecklembourg-Schwérin.

Type des timbres de 1856 (2^e émission).

- 1 shilling (4 timbres de 1/4 sh.), rouge-vermillon;
- 3 shilling, jaune-chamois;
- 5 shilling, bleu.

En 1864, le 1 shilling (quatre 1/4) est imprimé sur papier vergé et dentelé.

C'est aujourd'hui un timbre qui est coté de 150 à 175 francs, oblitéré, et de 250 à 300 francs, neuf.

En 1865, on refait une émission de quatre timbres du même type que les précédents; mais le 1 shilling a ses quatre petites têtes de buffle sur fond uni (au lieu du fond pointillé); ces quatre timbres sont dentelés :

- 1 shilling, rouge; 2 shilling, violet; 3 shilling, lilas; 4 shilling, jaune; 5 shilling, brun.

Le Mecklembourg-Strélitz n'a eu qu'une émission; elle a eu lieu en 1864, et comporte six timbres seulement, de deux types différents; tous portent l'emblème de la tête de buffle, commun aux deux grands-duchés; le 1^{er} type est de forme rectangulaire et de dimension ordinaire; la petite tête de buffle



Mecklembourg-Strélitz.

Émission de 1864.

(1^{er} type.)



(2^e type.)

est sur un écusson couronné à fond pointillé, placé dans le milieu du timbre, sur un fond de couleur; il y a quatre inscriptions sur les côtés: en haut le chiffre de la valeur en lettres, en bas la valeur nominale, aussi en lettres; à gauche, *Mecklenb*; à droite *Strélitz*; et dans chacun des quatre coins du cadre le chiffre de la valeur; de ce type il y a trois timbres; ils sont dentelés :

- 1/4 silbergroschen, rouge; 1/3 silbergroschen, vert; 1 schilling, lilas.

1. 1 thaler de Prusse ou 48 shilling = 3 fr. 75

Le 2^e type est de la même dimension que le premier, mais l'écusson est renfermé dans un ovale; dans un second ovale sont les inscriptions *Mecklenb, Strélitz*, en haut; la valeur en lettres, au bas, et sur les côtés le chiffre de la valeur; puis ces deux ovales sont fermés par un cadre octogone.

Les trois timbres de ce 2^e type sont également dentelés :

- 1 silbergroschen, rose; 2 silbergroschen, bleu; 3 silbergroschen, brun.

(A suivre.)

DÉSIRÉ LACROIX.

RÉCIT JAPONAIS

LES 47 FIDÈLES RÔNIN D'AKO

IV

Finally, les rônin demeurèrent maîtres du palais : ils étaient couverts de blessures, leur sang coulait par les brèches de leurs armures, mais ils se retrouvaient tous debout, tandis que leurs adversaires, jusqu'au dernier, avaient généreusement donné leur vie pour la défense de leur seigneur.

Kôtsouké n'avait pas pris part à la lutte, n'avait même pas paru. Les rônin se répandirent dans le palais, à sa recherche; leurs investigations restèrent vaines : jusque dans les appartements les plus retirés, ils ne rencontrèrent que des femmes et des enfants muets d'épouvante et aussi sourds à leurs paroles rassurantes que l'avaient été les samouraï du palais, auxquels ils avaient inutilement crié, pendant le combat : « Nous ne sommes pas vos ennemis. Nous n'en voulons qu'à votre maître. Laissez-nous passer, car nous l'aurons mort ou vif! » Femmes et enfants, comme les hommes d'armes, auraient préféré la mort à la trahison, et les rônin n'étaient pas hommes à porter la main sur ces êtres sans défense.

Quand ils se retrouvèrent réunis, après tant de recherches infructueuses, les braves rônin furent pris d'une anxiété poignante : toutes leurs peines, tant de courage déployé, tant de sang versé, tout cela pour aboutir à un piteux insuccès!... Quelques-uns proposèrent de se suicider en masse, sur le lieu même. Mais Kouranosouké réclama un nouvel effort. Ayant mené ses compagnons dans la chambre à coucher du seigneur, il leur fit constater que le lit était encore tiède. Kôtsouké était donc bien dans le palais au moment de l'attaque, et comme il n'avait pu s'échapper, grâce aux mesures prises, il devait s'y trouver caché.

Les perquisitions recommencèrent, très minutieuses. Sondant de la pointe de sa lance les meubles et les tentures, un rônin fit la découverte d'un passage secret, étroit et obscur, qui le conduisit à une petite cour sur laquelle s'élevait un hangar rempli de bois et de charbon; comme il s'appêtait à le visiter, deux hommes d'armes, le sabre haut, s'élançèrent contre lui. A ses cris, d'autres rônin accoururent,

1. Suite et fin Voir le n° 54 (2^e série).

et, quand on se fut rendu maître de ces derniers adversaires, on se mit à fouiller les tas de bois à brûler. Distinguant vaguement, dans l'obscurité, une forme blanchâtre, l'un d'eux piqua de sa lance : on entendit un cri de douleur, et un homme se dressa, le poignard à la main. On s'empara de lui, on le désarma.

Entraîné devant Kouranosouké, il fut examiné à la lueur d'une lanterne. C'était un individu de haute mine, d'une soixantaine d'années, et vêtu d'une robe de nuit en satin blanc taché du sang qui coulait de la blessure faite par le coup de lance. On lui demanda s'il n'était pas Kôtsouké? Il garda un silence hautain; mais Kouranosouké connaissait trop bien le vieillard pour s'y tromper, et, du reste, comme preuve d'identité, il montra à ses compagnons la cicatrice laissée sur son front par le coup de sabre de leur regretté seigneur. Nul doute n'était possible, Kôtsouké était devant eux, et il ne leur restait plus qu'à accomplir leur serment, dans les formes respectueuses que réclamait le rang élevé de leur ennemi.

Alors, le chef des rônin s'agenouilla devant lui et, très humblement, lui dit :

« Monseigneur, nous sommes les fidèles serviteurs d'Asa-No-Takoumi-No-Kami, prince d'Ako. L'année dernière, Votre Seigneurie se prit de querelle avec notre illustre maître dans le palais shôgounal; il en résulta que notre cher seigneur fut contraint de mourir par le harakiri et que le clan d'Ako fut ruiné. En fidèles et loyaux serviteurs, nous devons le venger; c'est pour cela que nous sommes venus ici cette nuit. Nous prions Votre Seigneurie de vouloir bien reconnaître que notre entreprise est conforme à la justice, et maintenant, Monseigneur, nous demandons à Votre Seigneurie d'accomplir à son tour le harakiri. Moi, Kouranosouké, j'aurai l'honneur de vous servir de *second*, selon ces règles, et lorsque j'aurai humblement et respectueusement reçu la tête de Votre Seigneurie, nous irons la déposer sur le tombeau de notre prince. »

Kôtsouké restait muet et tremblant. Vainement on épuisa tous les moyens de persuasion pour le décider à mourir en homme de cœur, en gentilhomme. Le temps pressait, la patience des rônin était à bout; on obligea le seigneur à se mettre à genoux, et Kouranosouké, sans se départir de la considération due au rang de la victime, lui trancha la tête en se servant du poignard même dont s'était servi le prince d'Ako pour se donner la mort. Comme on voit, tout s'était passé avec une correction parfaite.

V

Il ne restait plus qu'à accomplir la dernière partie du vœu des fidèles rônin, et là encore leur courage pouvait être mis à une rude épreuve. Les habitants du quartier environnant avaient gardé la plus stricte neutralité, se souciant

peu, du reste, d'intervenir en faveur d'un seigneur universellement détesté à cause de sa dureté et de son avarice ; mais il y avait à craindre une attaque de la part des gens de la parenté de Kôtsouké, obligés d'honneur de tirer vengeance de sa mort et, tout au moins, à reprendre sa tête. Cependant les 47 braves, joyeux d'avoir jusque-là mené à bien leur entreprise, placèrent sur une tablette le sanglant trophée et se mirent en marche vers le faubourg Takanawa, où se trouvait la tombe de leur maître. Avant de sortir du palais, ils prirent soin d'éteindre toutes les lumières, de crainte qu'un incendie venant à se produire dans le désordre du palais presque désert, ils ne fussent cause de quelque désastre public ; d'ailleurs le jour commençait à poindre.

Marchant en bon ordre et prêts à résister à toute agression, ils s'avancèrent à travers une foule nombreuse et enthousiaste, accourue sur leur passage et qui les saluait de mille acclamations ; leur courage et leur fidélité leur valaient ces applaudissements, et ils passaient, les 47 braves, tranquilles et graves, sans hâte et sans crainte. Avec leurs vêtements souillés de sang, leurs armures bossuées, leurs blessures béantes, avec leur air superbe et formidable, ils faisaient l'admiration de la foule.

Aux approches de Takanawa, ils rencontrèrent les hommes d'armes de Sendaï, que le seigneur de cet illustre clan envoyait au-devant d'eux pour leur prêter aide au besoin. Le prince d'Ako avait été au nombre des cadets de cette puissante maison, et le prince de Sendaï, en apprenant l'événement de la nuit, en avait hautement manifesté sa satisfaction. Bien plus, comme la troupe des rônin passait devant le palais du prince, un de ses conseillers se présenta devant eux, et, s'adressant à leur chef :

« Seigneur, lui dit-il, mon maître, Matsoutaira-Oki-no-Kami, prince de Sendaï, loue et admire votre glorieuse action ; mais pensant que vous devez être fatigués, vous et vos compagnons, après une si rude besogne, il vous prie d'entrer tous dans son palais pour vous reposer et vous reconforter. Je suis un des conseillers de Monseigneur, qui m'a chargé expressément de vous porter son invitation. »

Kouranosouké accepta avec reconnaissance et, entourés de la foule sympathique des samouraï de Sendaï, les rônin s'assirent autour du repas préparé ; mais, sans s'attarder, et après force remerciements, ils hâtèrent leur marche vers le temple de Sengakoudji.

Rendus à la « colline du printemps », ils furent reçus par le supérieur du monastère, qui les conduisit au tombeau du prince d'Ako. La tête de Kôtsouké, préalablement lavée, y fut pieusement déposée et, pendant que les prêtres récitaient les prières, chaque rônin, tour à tour, fit brûler l'encens.

Ils avaient accompli leur œuvre ; leur

dette envers leur maître était payée ; ils avaient maintenant à payer leur dette envers la loi de l'État. Aucun ne songea à s'y soustraire. Ils s'assirent, pour attendre la sentence prévue, et qui ne devait pas tarder ; Kouranosouké distribua aux prêtres tout l'argent qu'il possédait, en leur disant :

« Quand nous, les quarante-sept loyaux serviteurs, aurons exécuté le harakiri, veuillez nous donner une sépulture honorable. En retour de ce soin, le don que je vous offre est bien mesquin ; mais daignez cependant l'agréer tel quel et l'employer en cérémonies pour le repos de nos âmes. »

VI

Ainsi qu'ils s'y attendaient, le tribunal suprême jugea qu'ils devaient mourir tous par le harakiri, et, préparés depuis longtemps au sacrifice de leur vie, tous s'ouvrirent le ventre selon le strict cérémonial, en présence des fonctionnaires délégués par le gouvernement pour assister à l'exécution. Noblement, sans faiblesse, ils se donnèrent la mort, et leurs corps furent enterrés autour du tombeau de leur prince.

Dans leurs vêtements, conservés pieusement jusqu'à ce jour, ainsi que leurs armes, on trouva un écrit signé de chacun d'eux, exposant les motifs et la justification de leur conduite.

VII

L'événement eut un immense retentissement et ceux qui avaient le plus durement jugé la conduite des rônin, alors qu'ils préparaient le succès de leur entreprise, furent les plus ardents à la glorifier. On n'a pas oublié qu'un samouraï du clan de Satzouma, rencontrant Kouranosouké ivre-mort et vautre sur le chemin public, l'avait injurié et, le poussant du pied, lui avait craché au visage. Quand il apprit ce que venaient de faire les braves rônin, ce gentilhomme se rendit aussitôt au cimetière de Sengakoudji et, écartant la foule des gens venus là comme en pèlerinage, il se prosterna devant la tombe de Kouranosouké : « Quand je te vis ivre-mort dans la rue, s'écria-t-il, je ne me doutais pas que tu préparais la vengeance de ton maître. Je t'ai poussé du pied et je t'ai craché à la face. A présent, je te demande pardon et je dois expier l'insulte que je t'ai faite si injustement. » Ce disant, il tira son poignard et se suicida par le harakiri, sur la tombe même du chef des rônin. Les prêtres du temple de Sengakoudji lui donnèrent la sépulture parmi les quarante-sept héros.

Cette tragique légende constitue un tableau saisissant des idées des Japonais sur le point d'honneur ; non pas ce prétendu point d'honneur fait de susceptibilités auxquelles la vanité a si large part, mais un autre, — le vrai, — tout de loyauté, de devoir et d'abnégation, et il semble qu'il doit être admiré, quelque

farouche qu'en soit la manifestation que nous venons de conter.

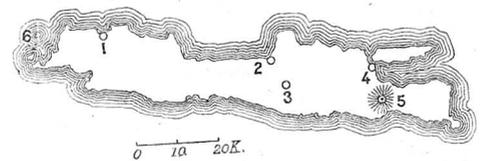
Sans doute, la révolution de 1868 et les réformes qui en ont été la conséquence ont bien pu porter atteinte au Yamato-Damatchi ; mais, sous son écorce nouvelle, le cœur du fruit n'a point changé et l'âme japonaise est restée la même : là-bas, on est Japonais ; on n'agit, on ne respire que pour la patrie, que l'on veut grande et forte, dût-on l'élever sur les ruines du reste du monde. Sachez cela, ô Occidentaux, infatués et crédules !

NGUYEN-THAICH-Y.

RÉCRÉATIONS GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

PREMIER CONCOURS TRIMESTRIEL DE 1897-98

QUESTION N° 3
Carte muette.



Quelle est cette île ? Nommer les 1, 2, 3, 4, le volcan 5, l'îlot 6.

JEU ET PROBLÈMES N° 3
Anagramme.

Envoi de M^{lle} FANNY DEMIERRE.
La rivière, *mon premier*,
A sa source,
Prend le nom de *mon dernier*
Dans sa course.

Pour avoir le droit de concourir, les réponses devront parvenir à M. Neukomm aux bureaux du Journal, au plus tard le jeudi 23 décembre 1897. Les noms des devineurs paraîtront dans le numéro du 30 janvier 1898.

RÉPONSE ET SOLUTION

QUESTION N° 40 posée le 7 novembre 1897.

Les villes d'Asie disparues.

Merv a été rebâtie 7 fois. Thyr, Sidon ne sont plus que des bourgades connues sous les noms de Sour et Saïda. Babylone et Ninive ont été englouties sous les sables ; les villages de Hila et Kharsabad se sont élevés sur leurs ruines. Disparues aussi, Clésiphon et Séleucie, les anciennes capitales des Parthes. En ruines : Baalbeck en Syrie, et Angkor, dans l'Indo-Chine. Morte, Bactres, l'ex-grand entrepôt de l'Asie. Et combien d'autres, moins célèbres, reposent dans l'oubli sous le sable des landes asiatiques.

RÉPONSES très détaillées de : M^{me} J. de Marcillac ; M^{lle} Alice D. ; Miss Mary ; M^m L. Ampère, E. Laizé, J. Vinaut, J. Vasson, B. Fafin, Maghreb, A. Lognon, H. Bitsch, L. Mouret, F. Yung, Nadreval, J. Hostier, Raoul, A. Blum, A. Maes, P. Le Hovin, R. Colombe, Baret, L. Gallice.

JEU N° 40 proposé le 7 novembre 1897.

Phrase à déchiffrer.

Avant tout homme d'action, procédant à coups d'audace et de dollars, énergique, sans préjugés, Stanley se rapproche plutôt de l'ancien condottière que du pacifique explorateur, dont la science est l'unique préoccupation. (LOUIS BOUSSENAUD.)

SOLUTIONS JUSTES : M^{me} J. de Marcillac ; M^{lle} Alice D. ; M^m P. Le Hovin, J. Hostier, A. Lognon, A. Garin, A. Prévost, J. Vasson, H. Bitsch, R. Colombe, Nadreval, Tolliab, Zunkeller, Arlot, Baret, Maghreb, K. 1,000, Blum, Lognon, Yung, Gallice, Maes, Fafin.

EDMOND NEUKOMM.



— 1857 —

XI

(Suite.)

Bon gré, mal gré, il dut céder.

Et le flot des Sofas qu'il commandait et dirigeait en avant, tout à l'heure, l'emporta en arrière, défait à présent, poussé la baïonnette aux reins par les tirailleurs, le sabre au dos par les volontaires et la vaillance de Fatouma.

Ce choc en retour fut si violent que la princesse, emportée par sa passion, se trouva hors des murs, seule, au milieu des Hadjadj. Chaneau accourut avec une dizaine d'hommes, la rattrapa, sauta à la bride de son cheval et l'obligea à rentrer.

Quand ils se furent mis en sûreté en dedans des murs, les volontaires et les Khassonkés ouvrirent du haut des remparts un feu violent sur les Hadjadj qui les obligea à reculer ; du fort, Paul Holle fit sur eux un tir plongeant qui acheva de les disperser.

Dès qu'ils furent en retraite, l'héroïque commandant fit canonner les postes abandonnés que les Toukoulour occupaient à présent. Mais de ce côté ce fut sans résultat. Les Hadjadj, bien embusqués, ne délogèrent point. Au contraire, ils faisaient entendre ces menaçantes paroles :

— Ne pouvant plus vous approcher du fleuve, O Kaferyn ! vous vous rendrez ! Demain, de bonne heure, nous tuerons le commandant et Sambala. Nous passerons au fil de l'épée quiconque ne se sera pas rendu. Dieu est grand !

Le reste de la nuit se passa à éteindre l'incendie patriotique et à canonner l'ilot.

H'amba, n'ayant plus de trahison à commettre, rentra chez sa maîtresse. Elle la trouva, comme elle l'espérait méchamment, toute détraquée par l'inattendu de cette alerte terrible et le fracas du combat de nuit : près de Marie Durantou se tenait la princesse Sadioba, qui la reconfortait de son mieux.

Au matin, Paul Holle et Desplat, demeurés debout, constatèrent l'étendue du désastre.

Les Hadjadj étaient incontestablement maîtres de l'ilot.

Un fort parti, uniquement composé de Talibé et de Sofas, occupait les postes créés pour y installer les volontaires Bambarras. Il avait même improvisé deux embuscades, par surcroît. Et de cette forte position il entretenait contre le tata de Sambala, à cent cinquante mètres, un feu si nourri qu'il était presque impossible de tenir et de riposter.

1. Voir les nos 29 à 54 (2^e série).

A ce moment, l'Etat-Major ennemi arriva, commandé par le Tierno Guibi. Un coup d'œil suffit au Tierno pour se rendre compte de la situation. Il résolut de mettre en batterie sur la rive droite le pierrier laissé par les volontaires et de canonner la porte du tata de Sambala. Sur son ordre, les Hadjadj de l'ilot embarquèrent le pierrier sur la pirogue abandonnée par les gens de Médine. En voyant cette manœuvre, Paul Holle comprit qu'il était perdu s'il la laissait s'achever. Il fit lancer des boîtes à mitraille. En une demi-heure, les Hadjadj furent chassés de la pirogue et de ses abords.

Pour se soustraire au canon, ils durent même abandonner les postes, les embuscades et se réfugier sur la partie de l'ilot inclinée vers la droite, où la déclivité du terrain les mettait à l'abri du boulet, de l'obus et de la mitraille, de manière que la rive était entièrement déblayée en face de la porte du tata.

Aussitôt ce résultat obtenu, Paul Holle se rendit au tata de Sambala pour se rendre un compte exact de la situation de l'ilot. Les fortifications passagères de cette position étaient ruinées ; et la pirogue dans laquelle se trouvait le pierrier, abandonnée, poussée par le courant, dérivait et approchait de la rive opposée.

A cette même heure rugissait la bataille autour des murs. Le Tierno Guibi s'avancait très près, par moments, afin de juger par lui-même. On le reconnaissait à son large chapeau de paille, sans fond, dont les pailles se réunissaient au sommet de la forme en aigrette haute et touffue, ainsi que Yougoullé, chef des Sofas, qui se prodiguait insoucieusement pour montrer l'exemple aux siens. Les autres chefs demeuraient plus en arrière, là où se tenait l'Etat-Major du Tierno, et ne bougeaient pas plus que lui. De temps à autre, au retour de Guibi, sur son ordre évidemment, l'un d'eux jetait sur ses épaules un burnous de Sofa ou de Taleb allait prendre un commandement et se perdait au milieu de ses hommes, n'étant plus signalé par ses insignes distinctifs.

Desplat et Paul Holle tombèrent d'accord que l'ennemi préparait un mouvement décisif : sans doute un assaut général, pendant lequel, grâce à l'occupation de l'ilot, on tenterait l'enfoncement de la porte du tata.

— Commandant, dit Desplat. Il n'y a qu'une chose à faire. Reprendre l'ilot.

— Qui ira ? dit Sambala.

— Moi ! répondit Desplat.

— Soit ! dit Paul Holle, après un instant de silence.

Il lui fit donner trois cents hommes par Sambala. Fatouma se joignit à eux, ardente au carnage.

On ouvrit les portes et on marcha droit au rivage, les guerriers répondant au feu

1. Dans la flotte, l'appellation par le grade n'est pas précédé du pronom possessif mon. Quoique Desplat soit raccommode avec le commandant civil, chez lequel il rencontre un homme et un soldat, il tourne la difficulté. Du reste, il est membre du conseil de défense, et essaye de traiter d'égal à égal.

que les Hadjadj ouvrirent immédiatement sur eux.

Un cri de rage sortit furieux de toutes les poitrines. Les embarcations étaient sabordées. Et un rauque concert d'injurés moqueuses s'éleva à cette navrante et terrible déception. Un homme seul, souriait. Gorgheul-Boléo, qui était demeuré dans Médine et s'était mêlé aux Malinkés.

Tandis que la petite colonne rentrait, silencieuse et désolée, Gorgheul-Boléo s'approcha de Sambala et de Paul Holle, à qui venaient de se joindre Fatouma et Desplat.

— Roi !... Commandant ! il y a un canot en bon état, dit-il en cachant sa sanglante ironie sous une apparence de niaiserie.

Sambala leva sur lui son bâton royal.

— Misérable ! Je vais t'assommer.

Desplat lui retint le bras.

— Arrête ! cet homme nous sauve.

Gorgheul-Boléo le regarda comme on regarde un être humain qui devient subitement fou.

— Le canot contient douze hommes au plus... Douze hommes me suffisent pour reprendre l'ilot.

— Commandant ! s'écria Sambala, tu ne vas pas autoriser une pareille folie !!!

— Ce n'est pas de la folie ! c'est du courage !... répondit Paul Holle.

— Mais tu n'entends donc pas les balles siffler ?...

— Et toi ?

— Si, bien que je m'étonne de ne pas voir un seul homme par terre.

— Sais-tu pourquoi, Sambala ?

— Non.

— C'est que Desplat et moi nous sommes là ! répondait Paul Holle avec un imperturbable sang-froid. Les balles sont impuissantes...

— Ça, murmura Desplat entre ses dents, c'est un toupet de calibre... Mais enfin, puisque ça prend !!!...

Paul Holle envoya chercher des peaux de bœuf : de ces peaux de bœuf mise en double, on fit au bateau des bastingages à l'épreuve de la balle. Puis, on le gréa, malgré les balles qui pleuvaient dru, malgré une charge furieuse des Hadjadj pendant le travail, pendant laquelle six guerriers de Sambala furent grièvement blessés.

Lorsque tout fut prêt, Desplat fit entrer dans le canot trois laptots, sept hommes du village¹ et Fatouma qui s'étaient dévoués, enorgueillis d'aller à la mort sous le commandement du sergent français et de la princesse Enragée. Et Paul Holle courut au bastion n° 1, se ranger auprès de Deshayes, et jouer du canon avec lui.

Le canot blindé fila tout d'abord à toute vitesse, le cap sur la pirogue en dérive. Dix minutes après, elle était reconquise, elle et le pierrier qui gisait sans affût dans son fonds, avec une rigidité de

1. Trois laptots et huit hommes du village. Rapport de Faidherbe, 19 juillet 1857.

cadavre, aux applaudissements des trente et des soldats de Médine.

Virant alors, il remonta, ainsi que l'avait prescrit Paul Holle à Desplat, avec une grande lenteur, tenant le milieu du courant, fusillant d'un feu continu et régulier, les Hadjé de la rive droite, et ceux de l'îlot réfugiés derrière le pli de terrain où ils se croyaient invulnérables et inattaquables.

De la rive droite et de l'îlot, la riposte était vive, effrayante. Les hommes jetés par le Tierno Guibi sur les Bambarras vendus et narcotisés par H'amba, étaient des Talibé et des Sofas d'élite, tireurs de première force ; et sur la rive droite, pour faire face et obstacle à la témérité du canot il y avait plus de mille tireurs aussi émérites que leurs camarades. Tous prenaient le bateau comme cible et le criblaient. Mais le blindage en double cuir de bœuf sonnait comme un tambour gigantesque sous leurs balles de fer et les envoyait rebondir à plusieurs mètres dans l'eau qu'elles perçaient en la faisant rejaillir en une infinité de petits jets d'eau qu'irritait le soleil.

La fusillade du canot, au contraire, décimait par sa justesse les Hadjé de la rive droite, et plus encore les Hadjé de l'îlot qu'elle foudroyait à plein tas.

Délogés, ces derniers cherchèrent un abri ; mais, à ce moment précis, le canon du bastion I recommença à tonner. Culbutés par Desplat, broyés par la mitraille de Deshayes, les Hadjé de l'îlot, après deux ou trois essais d'infructueuses résistances, s'affolèrent. On les voyait courir sur la déclivité, dans la direction du fort pour échapper à la mousqueterie, redescendre pour fuir la mitraille, s'enfoncer dans les embuscades démolies, qu'ils abandonnaient ensuite pour s'évader de cet enfer, poursuivis, traqués et frappés par les balles, la mitraille et les obus.

Fatouma voulut descendre à terre et les charger. Desplat l'en empêcha.

— Nous n'avons pas assez de braves comme toi et comme nos hommes pour jouer notre vie... Ne vois-tu pas qu'il ne restera pas un Hadjé?...

— Je vois qu'ils se jettent à l'eau et qu'ils vont s'échapper ! s'écria la princesse Enragée, avec colère.

En effet, les ennemis, débandés, affolés,

se précipitaient dans le fleuve. Ce fut leur perte. Une fois hors de l'îlot, ils étaient commandés par le fortin, par le tata et le canot blindé. Sous l'ouragan de plomb précisé et régularisé, tous étaient atteints. Les eaux devenaient ébouillantes tout autour de l'îlot. Pas un Hadjé ne pouvait sortir la tête ou un membre de l'eau sans être frappé. Il fallait choisir. Mourir noyé ou mitraillé.

Desplat prit alors possession de l'îlot, dans lequel il demeura avec Fatouma, tandis que le canot allait chercher des soldats frais pour l'occuper.

Et comme dix heures sonnaient, voyant cette effroyable débâcle, le Tierno Guibi s'arrachait les cheveux et se donnait de

Et il disparut.

Le Tierno Guibi, peu superstitieux cependant, fut frappé de cette apparition brusque, et de son évanouissement subit. Il appela ses joueurs de cornemuse et leur ordonna de sonner la retraite.

— Ah ! dit Paul Holle en le voyant se retirer. Que n'ai-je de la cavalerie en suffisance, je les broyerais avant qu'ils n'aient rejoint Sabouciré.

Et l'immense mortification qu'il éprouvait se multiplia encore de ce qu'il ne pouvait jeter le désarroi dans leur déroute à coup de canon, car le nombre de ses gargousses était minime.

Sans perdre de vue les choses essentielles, il se rendit de sa personne à l'îlot, fit relever les fortifications écroulées, renforça les ouvrages dans lesquels il plaça une garnison plus nombreuse composée d'hommes éprouvés : en sus de quoi, il donna l'ordre de ramasser les boulets groupés sur l'îlot et aussi ceux qui étaient épars dans la plaine.

Et la garnison qui, neuf heures durant, de une heure du matin à dix heures, avait combattu sans trêve, se livra à ses durs travaux, sans se préoccuper des caïmans qui s'étaient abattus par masses horribles et répulsives sur l'îlot, et considéraient, de

leur œil fixe et glauque, les cadavres sanglants.

Sur le soir, tout fut terminé.

L'îlot désormais était imprenable.

Satisfaction au milieu d'une tristesse ! Cette même nuit du 11, Paul Holle avait réuni Desplat et Sacray. Et ensemble ils avaient dénombré les gargousses, les boulets, les cartouches, les pierres à fusil, évalué la poudre et ils s'étaient heurtés à la terrifiante vérité : il reste juste de quoi repousser un assaut.

Dans la chambre du commandant, mal éclairée par une lampe fumeuse, au retour de cette expédition inventoriale, Paul Holle, sentant le désastre accourir, avait dicté, réédition de sa dépêche à Faidherbe, des lettres laconiques et mortellement résignées comme un recours en grâce d'innocent.

(A suivre.)

HENRI MONET.



LE HÉROS DE MÉDINE

Sambala leva sur Gorgheul-Boléo son bâton royal. (P. 47, col. 3.)

grands coups de poing dans la poitrine, se déclarant indigne de commander une armée et détestant ses Talibé, les Sofas et les Tabourous qui ne savaient pas se faire tuer et prenaient la fuite parce qu'un épisode du combat tournait contre eux¹.

— Console-toi, Tierno, dit Gorgheul-Boléo surgissant près de lui. Retire-toi, moi je rentre dans Médine. Dis à l'Ambassadeur de Dieu que je lui ferai savoir quand il pourra y faire sa triomphale entrée... Je ne suis pas une femme, moi !

1. J'ai cru devoir, pour l'affaire du 11 mai, sauf en ce qui concerne le nombre des soldats qui étaient dans la pirogue avec le sergent Desplat, m'en référer à la version de M. Frédéric Carrère, président de la Cour impériale du Sénégal, publiée en 1858. Il m'a paru, en effet, offrir un caractère d'authenticité plus marqué que celle des *Annales Sénégalaises*, qui n'est pas tout à fait conforme. M. Carrère, qui était l'ami de Paul Holle, a écrit sa relation d'après les souvenirs pour ne pas dire sous la dictée du commandant de Médine. Je pense donc, suivant en cela l'avis de Michelet, avoir choisi la meilleure source, puisqu'elle émane directement du héros qui a joué en 1857, au Sénégal, le rôle de Denfert-Rochereau, en 1870, à Belfort.